

1. B. d.
E S S A I

1795
S U R

L'É T U D E

D E L A

LITTÉRATURE.

*By Edm. and Gibbon Esqrs
of Brecknock in the University
Member of Parliament for St. Andrew 1774*

A L O N D R E S:

Chez T. BECKET & P. A. DE HONDT,
dans le Strand. MDCCLXI.

3

W. Chubbuck.

E R R A T A.

- P. 57. note *, l. 3. Thurricon, *lis.* Thuricun.
64. l. 13. prémice, *lis.* prémices.
73. l. 1. objions, *lis.* objections.
77. note *, l. 9. *lis.* transverberatur ?
81. l. 8. de, *lis.* de la.
95. note *, l. 4. Celum, *lis.* Cælum.
131. l. 13. eux memes, *lis.*

T O

EDWARD GIBBON, Esq;

Dear Sir,

NO performance is, in my opinion, more contemptible than a Dedication of the common sort; when some great man is presented with a book, which, if Science be the subject, he is incapable of understanding; if polite Literature, incapable of tasting: and this ho-

A 2

nor

DEDICATION.

nor is done him, as a reward for virtues, which he neither does, nor desires to, possess. I know but two kinds of dedications, which can do honor either to the patron or author. The first is, when an unexperienced writer addresses himself to a master of the art, in which he endeavours to excel; whose example he is ambitious of imitating; by whose advice he has been directed, or whose approbation he is anxious to deserve.

The

DEDICATION.

The other sort is yet more honorable. It is dictated by the heart, and offered to some person who is dear to us, because he ought to be so. It is an opportunity we embrace with pleasure of making public those sentiments of esteem, of friendship, of gratitude, or of all together, which we really feel, and which therefore we desire should be known.

I hope, dear Sir, my past conduct will easily lead you

DEDICATION.

to discover to what principle you should attribute this epistle; which, if it surprizes, will, I hope, not displease you. If I am capable of producing any thing worthy the attention of the public, it is to you that I owe it; to that truly paternal care which, from the first dawning of my reason, has always watched over my education, and afforded me every opportunity of improvement. Permit me here to express my grateful sense
of

DEDICATION.

of your tendernefs to me, and to
affure you, that the ftudy of my
whole life fhall be to acquit my-
felf, in fome meafure, of ob-
ligations I can never fully repay.

I am,

dear Sir,

with the fincereft

affection and regard,

your moft dutiful fon,

and faithful fervant,

May the 28th,
1761.

E. GIBBON, Junior.

A V I S

A M

L E C T U R E

C'est un véritable effort que je
fais pour vous en faire part. Je suis
convaincu que vous serez intéressés
à en savoir plus. C'est pourquoi
j'ai voulu vous en parler. Je suis
certain que vous en serez satisfaits.
Je vous prie d'agréer, Monsieur,
l'assurance de ma haute estime.

—Ouvrage de

l'Édit. et abrév.

A V I S
A U
L E C T E U R.

C'EST un véritable essai que je produis au grand jour. Je souhaiterois de me connoître. Ma prévention et celle de quelques amis m'en inspireroient des idées trop avantageuses, si mon Apollon *, cette voix secrète que je ne puis faire taire, ne m'avertissoit souvent de me défier

* —Cynthus aurem
Vellit et admonuit.

de

de leurs éloges. Dois-je me borner à recueillir avec reconnoissance les bienfaits de mes prédécesseurs ? Puis-je espérer d'ajouter quelque chose au trésor commun des vérités ou du-moins des idées ? Je tâcherai d'entendre l'arrêt du public et même son silence, et je ne l'entendrai que pour m'y soumettre. Point de Philippiques contre mon siècle, point d'appels à la postérité.

L'envie de justifier une étude favorite, c'est-à-dire, l'amour propre un peu déguisé, fit naître les réflexions suivantes. Je voulois affranchir une science estimable du mépris où elle languit aujourd'hui. Il est vrai qu'on lit encore les anciens, mais on ne les étudie plus. On n'y apporte plus cette

attention, et cet appareil de connoissances que Cicéron et que Bossuet exigent de leurs lecteurs. Il est encore des gens de goût, mais il est peu de littérateurs ; et ceux qui savent que les gens de lettres peuvent se passer des récompenses plus aisément que de l'estime du public, ne s'en étonneront point.

C'est un essai, je le repete encore, ce n'est point un traité complet qu'on va lire. J'ai envisagé la littérature sous quelques points de vue qui m'avoient frappé. Plusieurs, sans doute, me sont échappés. J'en ai négligé quelques autres. Je ne suis point entré dans la carrière immense des beaux-arts, des beautés qu'ils empruntent

tent de la littérature, et de celles qu'ils lui rendent. Que ne suis-je un Caylus ou un Spence * ! J'éleverois un monument éternel à leur alliance. L'on y verroit l'image de Jupiter éclore dans le cerveau d'Homere et venir se placer sous le ciseau de Phidias. Mais je ne me suis point dit avec le Corrège ; " et moi aussi je suis peintre."

Le 3 Fevrier, 1759.

Après avoir gardé, pendant deux ans, ce petit ouvrage, l'amusement de

* Auteur d'un ouvrage nommé Polymetis : La mythologie des poetes y est combinée avec celle des sculpteurs. Cet ouvrage plein de goût et de savoir mériteroit d'être plus connu en France.

mon

mon loisir à la campagne, je me hasarde enfin à le donner au public. J'ai besoin de son indulgence pour le fonds des choses, et pour le langage. Ma jeunesse me donne un juste titre à l'une, et ma qualité d'étranger me rend l'autre bien nécessaire.

Le 26 Avril, 1761.

A L'A U -

L A U T E R

THE

OF

THE

OF

OF

OF

(177)

A

L' A U T E U R.

JE reçois, mon cher Monsieur, les feuilles de votre ouvrage, toutes mouillées au sortir de la presse. Le sentiment, qui vous engagea à me les communiquer, est passé dans mon cœur. Ne me demandez plus mon jugement, il ne peut être que partial.

Mais le public aura-t-il les yeux d'un ami ? Cet essai de vos forces, ce germe heureux d'ouvrages plus considérables, sera-t-il accueilli, sera-t-il épargné ? Inquiétude

quiétude naturelle à un jeune auteur ! Elle l'honore, elle n'est permise qu'à lui. A Dieu ne plaise que vous perdiez de long tems cette précieuse défiance de l'approbation du public, qui vous mit en état de la mériter ! Si jamais vieux écrivain vous prenez moins de peine, c'est que vous vous connoîtrez mieux et craindrez moins vos juges.

Voudrois-je ôter à la jeune beauté la modeste rougeur, qui lui fait méconnoître ses charmes, et qui ne cessera que quand ils ne seront plus ? Non, Monsieur, je ne vous rassure point ; je veux jouir de vos allarmes, vos censeurs vont paroître, armez-vous d'intrépidité.

Avez-

Avez-vous pu croire qu'on pardonneroit à un homme né pour assister aux assemblées tumultueuses du sénat, et à la destruction des renards de sa province, des discussions sur ce qu'on pensa, il y a deux mille ans, sur les Divinités de la Grèce, et sur les premiers siècles de Rome ? Quoi pas la moindre allusion à ce qui se passe de nos jours ! Une brochure, où il n'est question ni de la guerre ni du commerce, où l'on ne prescrit point de limites ni ne propose aucune réduction, où l'on ne fait point de compliment au Prince ni de leçon à ses Ministres ! En vérité je vous admire, et qu'en dira-t-on, je vous le demande, en Hampshire ?

Le grec doit être laissé au collègue et à la roture ; ainsi l'a-t-on peut-être dé-

cidé chez nos voisins, et cette mode menace de devenir contagieuse. Je fais que Paris ne se croit pas encore deshonorée d'un Caylus et d'un Nivernois, et que votre isle compte avec plaisir ses Lyttelton, ses Marchmont, ses Orrery, ses Bath, ses Grandville. Mais vous êtes jeune, et l'on soupçonne ceux que je viens de vous nommer d'être un peu du siècle passé. Vos notes sont savantes, mais qui à Newmarket ou dans le café d'Arthur peut les lire ?

Point d'ordre ni de liaison, dira le géomètre piqué. N'en soyez point surpris, il voit en vous un transfuge. Vous n'avez point donné la pomme à sa Vénus, et il juge un écrit de gout sur le pié des élémens d'Euclide.

Parmi vos critiques je vois le littérateur lui-même. Je ne dirai pas que vous pensez, et lui laissez le soin de recueillir. Je vous respecte trop pour voler ce bon mot à Voltaire. Mais vos notes ne consistent point en corrections de passages. Quel vers d'Aristophane avez-vous restitué ? De quel manuscrit vous appuyez-vous ? D'ailleurs vous envisagez quelques objets sous un point de vue ou nouveau ou singulier. Votre chronologie est celle de Newton ; vous justifiez l'anachronisme de Virgile ; vos Dieux ne sont pas ceux de . . . Craignez sa nouvelle édition ; vous aurez place dans ses notes.

Je ne vous reproche point l'obscurité, dirai-je, ou la profondeur de quelques

unes de vos pensées, vos phrases coupées, la hardiesse de vos figures. La nation Académique sera moins facile, et frondera quiconque voudroit vous appliquer une de vos notes *, et l'aveu modeste de l'orateur Romain, en relisant dans l'âge de la maturité un morceau applaudi de sa jeunesse. *Quantis illa clamoribus, adolescentuli, il avoit 26 ans, diximus de supplicio parricidarum ? quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquanto sentire cœpimus . . . Sunt enim omnia, sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quam spe et expectatione, laudati †.*

J'ai gardé pour le dernier le plus grand de vos crimes. Vous êtes An-

* P. 154. † CICERO Orator. 29.

glois,

glois, et vous choisissiez la langue de
vos ennemis. Le vieux Caton frémit,
et dans son *Club* Antigallican, vous dé-
nonce, le *punch* à la main, un enne-
mi de la patrie. “ Mes chers amis,
“ dit-il, la liberté est prête d'expirer.
“ Ce peuple, dont nous avons toujours
“ triomphé, regagne par ses artifices
“ plus que ne lui enlèvent nos armes.
“ N'est-ce pas assez que nous ayons
“ des baladins, des friseurs, des cuisi-
“ niers de Paris, qu'on boive dans
“ notre île, qu'on boive des vins, qu'on
“ lise des livres françois; faut-il en-
“ core, grands Dieux! est-ce dans le
“ plus haut période de notre gloire
“ qu'un Anglois devoit donner ce
“ premier exemple? faut-il encore
“ qu'on en écrive?”

Contre une attaque aussi grave quel rempart vous ferez-vous ? Trouverez-vous des défenseurs où vous n'avez point de complices ? Oserai-je élever ma voix moi, qui, Anglois simplement par choix sans l'être de naissance, n'ai pu, après vingt ans de séjour dans votre île, naturaliser ma langue aussi bien que mon cœur ?

Dirai-je ce que Plutarque, à peu près dans le même cas que moi, auroit dit, que rien ne fut plus vain que la prophécie de l'acre censeur, que le grec perdroit sa patrie, puisqu'au contraire elle s'éleva au comble de la gloire et du pouvoir dans le tems que les lettres grecques et l'érudition étrangère y fleurirent le plus *, que ce peuple

* PLUTARCH. in Cat. Major.

qui, tant qu'il fut libre, plaça sa grandeur dans ce qui seul fait la grandeur d'un peuple, fit venir ses grammairiens mais non ses généraux de la Grèce, au lieu que Carthage y prit ses soldats et ses généraux et en défendit la langue * ; que Flaminius, Scipion, Caton même, : . . mais comme eux je parle grec à votre homme. Il ignore également que Cicéron fut initié à Athènes, et que le nom de Chesterfield se trouve dans les registres d'une célèbre Académie de Paris ; il jureroit que les Edouards et les Henris ne parlèrent ou du moins ne lurent jamais de françois, et si je le pressois il me soutiendrait peut-être que le Roi de Prusse seroit déjà maître de Vienne, s'il n'eut pas écrit, en stile de

* JUSTIN. XX. 5.

Voltaire, les Mémoires du Brandebourg.

Mépriser sa propre langue, rien sans doute de plus honteux. Mais la méprise-t-on à moins qu'on ne donne l'exclusion à toute autre ? Cicéron, qui écrivit l'histoire de son consulat en grec, préféra donc cette langue, lui, qui n'eut jamais de rival dans la sienne, qui la croyoit, peut-être par préjugé, beaucoup plus riche que la grecque *, et qui, s'il ne la rendit pas telle, étendit les bornes de sa juridiction plus que César celles de l'Empire.

S'il étoit vrai que le génie insociable des diverses langues empêche celui qui veut les concilier d'exceller dans aucune, on auroit tort sans doute de s'ex-

* De Finib, l. iii.

poser au risque de corrompre la pureté de celle qui nous est naturelle, sans pouvoir se flatter de réussir dans celle qui ne l'est pas. Mais tant s'en faut que l'expérience ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en latin qu'au sortir des écoles grecques. Le morceau de Cicéron, dont j'ai parlé, nous a probablement valu les chefs d'œuvre latins de Salluste, et sans l'histoire de Polybe, revue par le héros, qui avoit été son disciple, nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite Live ni Tacite.

Toute langue, qui se suffit, est bornée. La vôtre, plus que toute autre, s'est enrichie par ses emprunts. Seroit-il impossible que l'italien ne pût encore la rendre

rendre plus douce, l'allemand plus compréhensive, le françois plus précise et plus régulière. Semblables à ces lacs, dont les eaux s'épurent et s'éclaircissent par le mélange et l'agitation de celles qu'ils reçoivent des fleuves voisins, les langues modernes ne demeurent vivantes que par leur communication, et si je l'osois dire par leur choc réciproque.

Non ce n'est point de l'écrivain, qui s'exerce à écrire avec pureté dans une langue étrangère, que la sienne a lieu de craindre qu'il ne l'altère mal propos. Le degré de perfection, auquel elle peut atteindre, est son objet, et l'analogie sa règle. Il connoit trop les richesses de sa langue, pour la charger de
mots

mots inutilement transplantés. Il a étudié son caractère, et ne se permet point de constructions forcées sous prétexte de se faire lire. Respectant même ses bisareries, il sait qu'un long usage exige de grands ménagemens, et que l'homme sensé ne se distingue jamais beaucoup, et très rarement le premier.

Qui sont donc les véritables corrupteurs des langues ? Ces petits beaux esprits, qui, faute de nouvelles idées, n'ont pour se distinguer que leur néologique jargon ; ces jeunes voyageurs, qui, de Paris qu'ils ont mal vu, rapportent et font circuler l'expression du jour qu'ils n'ont pas comprise ; et plus futiles que les uns et les autres, ces demi-savans, qui croient donner du relief à leurs paradoxes

radoxes et de la variété à leur stile, par l'introduction de synonymes barbares, dont leur dictionnaire leur a, peut-être à grand peine, indiqué le sens.

Rarement un étranger parvient-il à écrire dans une langue, qui n'est pas la sienne, de manière à n'être pas reconnu. Mais faut-il qu'il ne le soit pas ? Lucullus auroit pu se passer d'affecter des latinismes, de peur d'être pris pour un Grec, et je ne crois pas que vous vous piquiez d'être moins facile à reconnoître pour un Anglois que Lucullus pour un Romain. Mais c'est cela même qui, aux yeux d'un François, vous donnera un nouveau mérite. Il remarquera un mot un tour étranger à sa langue, et peut-être soupçonneroit qu'il ne le fut pas. Ces traits saillans, ces figures hardies, ce sacrifice

crifice de la règle au sentiment, et de la cadence à la force, lui caractériseront une nation originale, qui mérite d'être étudiée, et qui gagne toujours à l'être. L'individu ne lui échapera pas, et il saura discerner ce que vous devez à votre île et ce que votre île vous doit.

Quand on ne fait qu'une langue, c'est par les traductions seules qu'on connoit les auteurs étrangers. Suffisent-elles pour en juger ? Feraï-je la satire des personnes, qui se consacrent à la pénible tâche de traduire, en affirmant que leur moindre défaut est de nous faire perdre le caractère national et personnel de leurs auteurs ? Ah ! que ces auteurs n'ont-ils écrit eux mêmes, quoique mal, dans une autre langue ! Mon expression

pression est celle qui accompagne ma pensée. Vous qui me traduisez sentez-vous ce que j'ai senti? Montaigne seroit toujours Montaigne, s'il eut lui-même été le cuisinier Anglois de ses essais, et j'estimerois vingt fois plus un des livres de Milton écrit en françois ou en italien par Milton, que les traductions élégantes de Du Bocage et de Rolli.

Que si, dans vos climats si heureusement isolés, quelques personnes jalouses de l'universalité que le françois s'est acquise sur le Continent, se plaignoient que vous rompez la dernière digue qui s'oppose à l'inondation, qu'elles me permettent de ne pas regarder comme un grand malheur qu'une langue commune lie de plus en plus les Etats

de

de l'Europe, facilite les conférences des Ministres, prévienne les longueurs des négociations et les équivoques des traités, fasse souhaiter la paix, et la rende plus durable et plus chère. Le premier pas qu'on doit faire pour s'accorder c'est de travailler à s'entendre.

Vous venez, Monsieur, de donner un grand exemple. Au milieu des succès de vos armes vous avez honoré les lettres de vos ennemis. Ce dernier triomphe est le plus noble. Puisset-il devenir général et réciproque; et le tems venir, où les divers peuples, membres épars de la même famille, s'élevant au dessus des distinctions partiales

tiales d'Anglois, de François, d'Allemand, et de Russe, mériteront le titre d'homme !

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens, qui ne dépendent d'aucun climat ni d'aucun siècle,

Monfieur,

Votre très humble

et très obeissant serviteur,

Du Musée Britannique,
le 16 Juin, 1761.

M. M A T Y.

E S S A I

ESSAI SUR

L'Etude de la Littérature.

I. **L**’Histoire des Empires est celle de ^{Idee de} la misère des hommes. ^{l’histoire} L’histoire ^{littéraire.}
des Sciences est celle de leur grandeur et
de leur bonheur. Si mille considerations
doivent rendre ce dernier genre d’étude
précieux aux yeux du Philosophe, cette ré-
flexion doit le rendre bien cher à tout ama-
teur de l’humanité.

II. Que je voudrois qu’une vérité aussi
consolante ne reçût aucune exception ! Mais
hélas ! l’homme ne perce que trop souvent
dans le cabinet du savant. Dans cet azile
de la sagesse, il est encore égaré par les pré-
jugés,

jugés, déchiré par les passions, avili par les foibleffes.

L'Empire de la mode est fondé sur l'inconstance des hommes ; Empire dont l'origine est si frivole et dont les effets sont si funestes. L'homme de lettres n'ose secouer son joug, et si ses réflexions retardent sa défaite, elles la rendent plus honteuse.

Tous les pays, tous les siècles ont vû quelque science l'objet d'une préférence souvent injuste, pendant que les autres études languissoient dans un mépris tout aussi peu raisonnable. La Métaphysique et la Dialectique sous les successeurs d'Alexandre ;
* la Politique et l'Eloquence sous la République

* Ce Siècle fut celui des sectes Philosophiques, qui combattoient pour les Systèmes de leur Maîtres respectifs, avec tout l'acharnement des théologiens.

L'Amour

publique Romaine ; l'Histoire, la Poësie dans le siècle d'Auguste ; la Grammaire et la Jurisprudence sous le bas-Empire ; la Philosophie Scholastique dans le xiii. siècle ; les Belles-Lettres jusqu'aux jours de nos peres ont fait, tour-à-tour, l'admiration et

L'Amour des systêmes produit nécessairement celui des principes généraux ; et celui-ci conduit d'ordinaire au mépris des connoissances de détail.

“ L'Amour des systêmes (dit M. Freret) qui s'em-
 “ para des esprits après Aristote, fit abandonner aux
 “ Grecs l'étude de la nature et arrêta le progrès de
 “ leurs découvertes philosophiques : les raisonnemens
 “ subtils prirent la place des expériences : les scien-
 “ ces exactes, la Géométrie, l'Astronomie, la vraie
 “ Philosophie disparurent presque entièrement. On ne
 “ s'occupa plus du soin d'acquérir des connoissances
 “ nouvelles, mais de celui de ranger, et de lier les

et le mépris des hommes. La Physique et les Mathématiques sont à-présent sur le trône. Elles voyent toutes leurs sœurs prosternées devant elles, enchainées à leur char, ou tout-au-plus occupées à orner leur triomphe. Peut-être leur chute n'est pas éloignée.

Il seroit digne d'un habile homme de suivre cette révolution dans les Religions,

“ unes aux autres, celles que l'on croyoit avoir, pour
 “ en former des systèmes. C'est là ce qui forma
 “ toutes les différentes sectes : les meilleurs esprits
 “ s'évaporèrent dans les abstractions d'une Metaphy-
 “ fique obscure, où les mots tenoient le plus souvent
 “ la place des choses, et la Dialectique nommée par
 “ Aristote l'instrument de notre Esprit, devint chez ses
 “ disciples l'objet principal et presque unique de leur
 “ application. La vie entière se passoit à étudier l'art
 “ du raisonnement, et à ne raisonner jamais, ou du-
 “ moins à ne raisonner que sur des objets fantas-
 “ tiques.”

Mem. de l'Acad. des B. L. tom. vi. p. 150.

les Gouvernemens, les Mœurs, qui ont successivement égaré, désolé et corrompu les hommes. Qu'il se gardât bien de chercher un système ; mais qu'il se gardât bien d'avantage de l'éviter.

III. Si les Grecs n'avoient été esclaves, les Latins seroient encore barbares. Constantinople tomba sous le fer de Mahomet. Les Médecis accueillèrent les Muses désolées : ils encouragerent les Lettres. Erasme fit plus, il les cultiva. Homere et Cicéron pénétrèrent dans des contrées inconnues à Alexandre, et invincibles pour les Romains. Ces siècles trouvoient qu'il étoit beau d'étudier les anciens et de les admirer * : le nôtre pense qu'il est plus aisé

Renaissance,
des Belles-
Lettres.
Goût qu'on
eut pour
elles.

* Feuilletez la Bibliothèque Latine de Fabricius, le meilleur de tous ceux qui n'ont été que compilateurs ; vous y verrez que dans l'espace de quarante ans après

aisé de les ignorer et de les mépriser. Je crois qu'ils ont tout les deux raison. Le guerrier les lisoit sous sa tente. L'homme d'état les étudioit dans son cabinet. Ce sexe même, qui, content des graces, nous laisse les lumieres, s'embelissoit l'exemple d'une Délie, et souhaitoit de trouver un Tibulle dans son amant. Elizabeth, (ce nom dit tout pour le Sage,) apprenoit dans Hérodote à défendre les droits de l'humanité contre un nouveau Xerxès, et au sortir des combats se voyoit célébrée de l'imprimerie, presque tous les auteurs Latins étoient imprimés, quelques uns même plus d'une fois. Le gout des éditeurs n'égala pas, il est vrai, leur zèle. Les écrivains de l'histoire auguste parurent avant Tite Live : et l'on donna Aulu-gelle avant de songer à Virgile.

par Eschyle sous le nom des vainqueurs de Salamine * †.

Si Christine préféra la science au gouvernement d'un état, le Politique peut la

* Eschyle a fait une tragédie, (les Perses) où il a peint avec les couleurs les plus vives la gloire des Grecs et la consternation des Perses après la journée de Salamine.

V. le Theat. des Grecs du P. Brumoy, tom. ii. p. 171, &c.

† Ecoutons le Président Hénault. “ Cette Princesse étoit savante. Un jour quelle entretenoit Calignon, qui fut depuis Chancelier de Navare, elle lui fit voir une traduction en Latin, qu'elle avoit faite, de quelques tragédies de Sophocle et de deux harangues de Demosthene. Elle lui permit de prendre une copie d'une épigramme Grecque de sa façon; et elle lui demanda son avis sur des passages de Lycophron, qu'elle avoit alors entre les mains, et dont elle vouloit traduire quelques endroits.”

Abreg. Chronolog. in Quart. Paris 1752. p. 397.

mépriser, le Philosophe doit la blâmer, mais l'homme de lettres chérira sa mémoire. Cette Reine étudioit les anciens : elle en confidéroit les interprètes. Elle distingua ce Saumaïse, qui ne mérita ni l'admiration de ses contemporains ni le mépris, dont nous nous efforçons de le combler.

On le pouffa
trop loin.

IV. Sans doute elle pouffa trop loin l'admiration pour ces savans. Souvent leur deffenseur, jamais leur zélateur, j'avouerai sans peine que leurs mœurs étoient grossières, leurs travaux quelquefois minutieux ; que leur esprit noyé dans une érudition pédantesque commentoit ce qu'il falloit sentir, et compiloit au-lieu de raisonner. On étoit assés éclairé pour sentir l'utilité de leurs recherches ; mais l'on n'étoit ni assés raisonnable ni assés poli, pour connoître qu'elles auroient pu

pû être guidées par le flambeau de la Philosophie.

V. La lumière alloit paroître. Des cartes ne fut pas Littérateur, mais les Belles-Lettres lui sont bien redevables. Un Philosophe éclairé *, héritier de sa méthode, approfondit les vrais principes de la Critique. Le Bossu, Boileau, Rapin, Brumoy apprirent aux hommes à connoître mieux le prix des trésors, qu'ils possédoient. Une de ces Sociétés, qui ont mieux immortalisé Louis xiv. qu'une ambition souvent pernicieuse aux hommes, commençoit déjà ces recherches, qui réunissent la justesse de l'esprit, l'aménité et l'érudition, où l'on voit tant de découvertes, et quelquefois, ce qui ne cède qu'à-peine aux découvertes, une ignorance modeste et savante.

* M. Le Clerc, dans son excellent *Ars critica*, et dans plusieurs autres de ses ouvrages.

Si

Quand il de-
venoit plus
raisonnable.

Si les hommes raisonnoient autant lorsqu'ils agissent que lorsqu'ils discourent, les Belles-Lettres seroient devenuës l'objet de l'admiration du vulgaire et de l'estime des sages.

Decadence
des Belles-
Lettres.

VI. C'est de cette Epoque qu'elles datent le commencement de leur décadence. Le Clerc, à qui les sciences et la liberté doivent des éloges, s'en plaignoit déjà, il y a plus de soixante ans. Mais c'est dans la fameuse dispute des anciens et des modernes qu'elles reçurent le coup mortel. Il n'y a jamais eu un combat aussi inégal. La Logique exacte de Terrasson ; la Philosophie déliée de Fontenelle ; le stile élégant et heureux de la Motte ; le badinage léger de St. Hyacinthe ; travailloient de concert à réduire Homere au niveau de

de Chapelain. Leurs adversaires ne leur oppoient qu'un attachement aux minuties, je ne sai quelles prétentions à une supériorité naturelle des anciens, des préjugés, des injures et des citations. Tout le ridicule leur demeura. Il en réjaillit une partie sur ces anciens, dont ils soutenoient la querelle : et chez cette nation aimable, qui a adopté, sans y penser, le principe de My Lord Shaftsbury, on ne distingue point les torts et les ridicules.

Depuis ce tems, nos Philosophes se sont étonnés que des hommes pussent passer une vie entière à rassembler des faits et des mots ; et à se charger la mémoire au lieu de s'éclairer l'esprit. Nos beaux Esprits ont senti, quels avantages leur reviendroient de l'ignorance de leurs lecteurs.

Ils

Ils ont comblé de mépris les anciens, et ceux qui les étudient encore * †.

* On a oté à cette étude le nom de Belles-Lettres, qu'une longue prescription sembloit lui avoir consacré, pour y substituer celui d'érudition. (1) Nos Littérateurs s'ont devenus des Erudits.

L'Abbé Maffieu traitoit cette dernière expression de Néologisme en 1721. (2) Changeroit-il de ton à présent ? Il feroit mal à un étranger de vouloir le décider, Je connois tous les droits des grands écrivains sur la langue ; mais je voudrois, qu'après avoir reconnu qu'un érudit peut avoir du gout, des vues, de la finesse dans l'esprit, (3) ils ne se servissent pas de ce terme pour designer un servile admirateur des anciens, d'autant plus aveugle qu'il y a tout-vû, hors leurs graces et leurs beautés. (4)

† Fontenelle dans sa digression sur les anciens et les modernes, et ailleurs.

Oeuv. de Gresset. tom. ii. p. 45.

(1) V. La Motte & d'Alembert.

(2) Maffieu dans sa préface aux œuvres de Toureil.

(3) M. Dalemb. dans l'art. Erudition de l'Encycl. Française.

(4) M. Dalemb. dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, et ailleurs.

VII. Je

VII. Je voudrois faire succéder à ce tableau quelques réflexions, qui pourront fixer la juste valeur des Belles-Lettres.

Les exemples des grands hommes ne ^{Grands hommes Littérateurs.} prouvent rien ; Cassini, avant de régler le cours des Planetes, crût y lire le destin des hommes. ‡ Cependant, lors qu'ils sont en grand nombre, ils préviennent avant l'examen, après l'examen ils confirment. On sent d'abord qu'un génie capable de raisonner, une imagination vive et brillante ne gouteroient jamais une science, qui ne feroit que de mémoire. De tous ces hommes qui ont éclairé la terre, plusieurs se sont livrés à l'étude des Belles-Lettres ; beaucoup l'ont cultivée ; aucun, ou presque aucun, ne l'a méprisée. Toute l'antiquité se montroit sans voile aux yeux de Grotius : éclairé par sa lumière, il de-

‡ Fontenelle dans son Eloge.

velopoit les oracles sacrés ; il combattoit l'ignorance et la superstition ; il adouci-
soit les horreurs de la guerre. Si Des-
cartes, livré tout entier à sa Philosophie,
méprisoit toute étude qui ne s'y rap-
portoit pas, Newton* ne dédaigna pas de
construire un système de Chronologie,
qui a eu des partisans et beaucoup d'ad-
mirateurs : Gassendi, le meilleur Philo-
sophe des Littérateurs et le meilleur Litté-
rateur des Philosophes, expliquoit Epicure
en Critique, et le défendoit en Physicien :
Leibnitz passoit, de ses recherches immen-
ses sur l'histoire, aux infiniment-petits. Si
son édition de *Martianus Capella* avoit
paru, son exemple auroit justifié les
Littérateurs, ses lumieres les auroient

* Newton reformoit la Chronologie ordinaire, et y
trouvoit des erreurs de cinq à six cent ans. Voyez
mes remarques critiques sur cette Chronologie.

éclairés *. Le Dictionnaire de Bayle fera un monument éternel de la force, et de la fécondité de l'érudition combinée avec le génie.

VIII. Si nous ne faisons attention qu'à <sup>Littérateurs
grands hom-
mes.</sup> ceux, qui ont consacré presque tous leurs travaux à la Littérature, les vrais connoisseurs sauront toujours distinguer et apprécier l'esprit délicat et étendu d'Erasme ; l'exactitude de Casaubon, et de Gerard Vossius ; la vivacité de Juste-Lipse ; le goût, la finesse de Taneguy-le-Febvre ; les ressources, la fécondité d'Isaac Vossius ; la pénétration hardie de Bentley ; l'aménité de Massieu et de Fraguier ; la critique solide et éclairée de Sallier ; l'esprit profond et philosophique de le Clerc et de Freret.

* La vie de Leibnitz par de Neufville, à la tête de sa Theodicée.

Ils ne confondront point ces grands hommes avec de simples compilateurs, un Gruter, un Saumaïse, un Masson, et tant d'autres, hommes à-la-vérité utiles par leurs travaux, mais qui ne méritent jamais notre admiration, qui excitent rarement notre goût, et qui quelquefois seulement exigent notre estime.

LE GOUT.
Trois sources de beautés.

IX. Les anciens auteurs ont laissé des modèles pour ceux qui oseront marcher sur leurs traces : des lectures aux autres, où ils pourront puiser les principes du bon goût, et remplir leur loisir par l'étude de ces précieuses productions, où la vérité ne se montre qu'embellie de tous les trésors de l'imagination. Les Poètes, et les Orateurs doivent peindre la nature. Tout l'Univers peut leur fournir des couleurs ; mais parmi cette variété immense

on peut ranger sous trois classes les images dont ils se servent : l'homme, la nature et l'art. Les images de la première espèce, le tableau de l'homme, de ses grandeurs, de ses petitesse, de ses passions, de ses changemens, sont celles qui conduisent le plus sûrement un écrivain à l'immortalité. Chaque fois qu'on lit Euripide ou Térence on y découvre de nouvelles beautés. Cependant ce n'est ni à la conduite souvent défectueuse de leurs pièces ni aux finesses cachées de leur heureuse simplicité que ces Poètes doivent leur renommée. Le cœur se reconnoit dans leurs tableaux vrais et naïfs, et s'y reconnoit avec plaisir.

La nature, toute vaste qu'elle est, a fourni peu d'images aux Poètes. Bornés par leur objet ou par le préjugé des hommes à son écorce, ils n'ont pu

C

peindre

peindre que la successive variété des saisons ; une mer irritée par les tempêtes ; les Zephirs du Printems respirant l'amour et les plaisirs. Un petit nombre de génies ont bientôt épuisé ces tableaux.

Images artificielles.

X. L'art leur restoit. J'entens par l'art tout ce dont les hommes ont orné ou défiguré la nature, les religions, les gouvernemens, les usages. Ils s'en sont tous servis : et il faut convenir qu'ils ont tous eu raison. Leurs concitoyens, et leurs contemporains les entendoient sans peine, et les lisoient avec plaisir. Ils aimoient à retrouver dans les ouvrages des grands hommes de leur nation tout ce qui avoit rendu respectables leurs ancêtres ; tout ce qu'ils regardoient comme sacré ; tout ce qu'ils pratiquoient comme utile.

XI. Les

XI. Les Mœurs des Anciens étoient plus favorables à la Poësie que les nôtres : c'est une forte présomption qu'ils nous y ont surpassés.

Les Mœurs
des Anciens
favorables
à la Poësie
dans l'art
Militaire

A-mesure que les arts se sont perfectionnés, les ressorts se sont simplifiés. Dans la guerre, dans la politique, dans la religion, de plus grands effets ont été produits par des causes plus simples. Sans doute les Maurice et les Cumberland * entendoient mieux l'art militaire que les Achille et le Ajax ;

“ Tels ne parurent point aux rives du

“ Scamandre,

“ Sous ces Murs tant vantés que Pirrhus

“ mit en cendre,

“ Ces

* Je n'ai point cherché à faire un compliment à son A. R. Mgr. le Duc de Cumberland, dont je respecte

“ Ces antiques héros qui montés sur un
“ Char

“ Combattoient en désordre et marchoient
“ au hazard *.”

Cependant les batailles du Poete François sont-elles diversifiées comme celles du Poete Grec ? Ses héros sont-ils aussi intéressans ? Tous ces combats singuliers des chefs ; tous ces longs discours aux mourans ; toutes ces rencontres inattendues prouvent l'enfance de l'art, mais donnent au Poete le moyen de nous faire connoître ses héros, et de nous intéresser à leur destin.

infiniment la naissance et le rang sans oser apprécier ses talents militaires. Si l'on se rappelle que les vers suivans sont tirés du Poëme sur la bataille de Fontenoy, on sentira que c'est plutôt M. de Voltaire qui parle que moi. Je ne crois pas cette remarque inutile. Des gens d'esprit s'y sont trompés.

* Œuvres de VOLT. tom. ii. p. 300.

Aujour-

Aujourd'hui les armées sont de vastes machines animées par le souffle du Général. La Muse se refuse à la description de ses manœuvres : elle n'ose percer ce tourbillon de poudre et de poussière, qui cache à ses yeux le brave et le lâche, le chef et le soldat.

XII. Les anciennes Républiques de la Grèce ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'assembloit en tumulte pour décider plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuses et immortelles ; leurs séditions fréquentes et terribles ; leurs plus beaux jours remplis de méfiance, d'envie et de confusion * :

* Voy. le iii. L. de Thucydide.

Diodore de Sicile, depuis le L. xi. jusqu'au L. xx. presque par tout.

La Préface de l'Abbé Terrasson au iii. tom. de sa traduction de Diodore de Sicile, et Hume's Political Essays, p. 191.

Leurs Citoyens étoient malheureux ; mais leurs Ecrivains, l'imagination échaufée par ces affreux objets, les peignoient comme ils les sentoient. La tranquille administration des loix ; ces arrêts salutaires, qui, sortis du cabinet d'un seul ou du conseil d'un petit nombre, vont répandre la félicité chez un peuple entier, n'excitent chez le Poëte que l'admiration, la plus froide de toutes les passions.

Dans la Religion.

XIII. La Mythologie ancienne, qui animoit toute la nature, étendoit son influence à la plume du Poëte. Inspiré par sa Muse il chantoit les attributs, les aventures, et les malheurs des Dieux. L'Etre infini, que la Religion et la Philosophie nous ont fait connoître, est au-dessus de ses chants : le sublime à son égard devient puerile. Le

Fiat

Fiat de Moïse nous frappe * ; mais la raison ne sauroit suivre les travaux de la Divinité, qui ébranle sans efforts et sans instruments des millions de mondes, et l'imagination ne peut voir avec plaisir les Diables de Milton combattre pendant deux jours les armées du Tout Puissant †.

* V. les pieces de Huet et de Despréaux, dans le iii. tom. des Œuvres de celui-ci.

† Le compas d'or dont le Createur mesure l'univers étonne chez Milton. Peut-être chez lui est-il puerile : chez Homere il eut été sublime. Nos idées philosophiques de la Divinité nuisent au Poete. Les mêmes ornemens la defigurent qui auroient relevé le Jupiter des Grecs. Le beau Génie de Milton lutte contre le système de sa Religion, et ne paroît jamais si grand que lorsqu'il en est un peu affranchi : pendant qu'un Prosperce déclamateur froid et foible ne doit sa renommée qu'au spectacle riant de sa Mythologie.

Les anciens connoissoient leurs avantages, et les employoient avec succès. Ces chefs-d'œuvre que nous admirons encore en font la meilleure preuve.

Moyens de
sentir les
beautés.

XIV. Mais nous, placés sous un autre Ciel, nés dans un autre siècle, nous perdrons nécessairement toutes ces beautés, faute de pouvoir nous placer au même point de vuë, où se trouvoient les Grecs et les Romains. Une connoissance détaillée de leur siècle est le seul moyen qui puisse nous y conduire. Quelques idées superficielles, quelques lumieres puisées au-besoin dans un commentaire, ne nous laisseront saisir que les beautés les plus sensibles, et les plus apparentes : toutes les graces, toutes les finesses de leurs ouvrages nous échapperont ; et nous traiterons de gens sans gout leurs contemporains, pour leur avoir prodigué
des

des éloges, dont notre ignorance nous empêchera de sentir la justesse. La connoissance de l'antiquité, voilà notre vrai commentaire : mais ce qui est plus nécessaire encore c'est un certain esprit qui en est le résultat ; esprit qui non-seulement nous fait connoître les choses, mais qui nous familiarise avec elles, et nous donne à leur égard les yeux des anciens. Le fameux exemple de Perrault peut faire sentir ce que je veux dire : la grossiereté des siècles héroïques choquoit le Parisien. En vain Boileau lui remontreroit-il qu'Homere vouloit et devoit peindre les Grecs et non point les François : son esprit demeureroit convaincu, sans être persuadé *. Un gout antique, (j'entens pour les idées de convention,) l'eut éclairé plus que toutes les leçons de son adversaire.

* V. les Remarques de M. Despréaux sur Longin.

Images arti-
ficielles ti-
ennent à
l'amour de
la gloire.

XV. J'ai dit, il y a un moment, que la raison autorisoit ces images artificielles, mais au tribunal de l'amour de la gloire je ne fais si la décision seroit la même. Nous aimons tous la gloire : mais rien n'est plus différent que la nature et le degré de cet amour. Chaque homme varie dans sa manière de l'aimer. Cet Ecrivain n'aime que les éloges de ses Contemporains. La mort met fin à toutes ces espérances, et à toutes ses craintes. Le tombeau qui couvre son corps peut ensevelir son nom. Un tel homme peut sans scrupule employer des images familières aux seuls juges dont il recherche les applaudissemens. Cet autre lègue son nom à la postérité la plus reculée *. Il se plaît à penser que, mille ans après sa mort, l'Indien des bords du Gange,

* Vie de Bacon par Mallet, p. 27.

et le Laponois au milieu de ses glaces liront
ses ouvrages, et porteront envie au pays et
au siècle qui l'ont vu naître.

Celui qui écrit pour tous les hommes ne
doit puiser que dans des sources communes
à tous les hommes, dans leur cœur et dans
le spectacle de la nature. Le seul orgueil
peut l'engager à passer ces limites. Il peut
présumer que la beauté de ses écrits lui as-
surera toujours des Burmans, qui travail-
leront à l'expliquer, et qui l'admireront
encore plus parce qu'ils l'auront expliqué.

XVI. Non-seulement le caractère de l'auteur, mais encore celui de son ouvrage Et à la na-
ture du Su-
jet. influë à cet égard sur sa conduite. La
haute poésie, l'épopée, la tragédie, l'ode
emprunteront plus rarement ces images
que la comédie et la satire, parcequ'elles
peig-

peignent les passions, et que celles-ci crayonnent les mœurs. Horace et Plaute sont presque inintelligibles à quiconque n'a pas appris à vivre, et à penser comme le peuple Romain. Le rival de Plaute, l'élégant Térence est mieux entendu, parcequ'il a sacrifié la plaisanterie au bon gout, au lieu que Plaute a immolé les bienséances à la plaisanterie. Térence songeoit qu'il peignoit des Athéniens; tout dans ses pieces est Grec hormis le langage*: Plaute savoit qu'il parloit à des Romains : on retrouve chez lui à

* V. Terent. Eunuch. Act. ii. Sc. ii. Heauton. Act. i. sc. i.

Les *Cupedinarii* dont parle Térence ne détruisent point cette réflexion. Ce mot (quand-même on n'adopteroit pas la conjecture de Saumaïse) étoit devenu d'un nom propre un nom appellatif. V. Terence Eunuch. Act. ii. Sc. ii.

Thebes,

Thebes, à Athènes, à Calydon, les mœurs,
les loix et jusqu'aux bâtimens de Rome *.

XVII. Dans les Poetes héroïques les Mœurs, bien quelles ne fassent pas le fond de leurs tableaux, en ornent souvent le lointain. Il est impossible de sentir le plan, l'art, les détails de Virgile, sans être instruit a fonds de l'histoire, des loix, de la religion des Romains ; de la géographie de l'Italie ; du caractère d'Auguste ; de la relation singuliere et unique que ce Prince soutenoit avec le senat et le peuple†. Rien de plus frappant, et de plus intéressant pour ce peuple, que le contraste de Rome

Contraste de
l'enfance et
de la gran-
deur de
Rome.

* Amphytr. Act. i. Sc. i. Quid faciam nunc, si
Tresviri me in carcerem compegerint, &c.

† V. les Dissertations de M. de la Bleterie sur le
pouvoir des Empereurs. Mem. de l'Acad. des Belles-
Lettres, tom. xix. p. 357—457. tom. xxi. p. 299, &c.
tom. xxiv. p. 261, &c. p. 279, &c.

couverte

couverte de paille renfermant trois mille citoyens dans ses murs *, avec cette même Rome capitale de l'univers, dont les maisons étoient des palais, les citoyens des princes, et les provinces des empires. Puisque Florus a su saisir ce contraste, on peut croire que Virgile ne l'a pas manqué. Il l'a peint des traits d'un grand maître. Evandre conduit son hôte par ce village, où tout jusqu'au Monarque respiroit la rusticité. Il lui en explique les antiquités : et le Poëte laisse habilement entrevoir à quoi ce village, ce Capitole futur caché par les ronces étoit réservé †.

* Varron de ling. Latina, L. iv. Dionys. Halycarn. L. xi. p. 76. Plutarch. in Romul.

† Virg. *Æneid.* L. viii. V. 185. à 370.

Hinc ad Tarpeiam sedem, et Capitolia ducit
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis
————— armenta videbant
Romanosque foro et lautis mugire carinis.

que

Que ce tableau est vif ! Que ce contraste est parlant pour un homme instruit dans l'antiquité ! Qu'il est fade aux yeux de celui qui n'apporte à la lecture de Virgile, d'autre préparation qu'un goût naturel, et quelque connoissance de la langue Latine !

XVIII. Mieux on possède l'antiquité, Art de Vir-
gile. plus on admire l'art de ce Poete. Son sujet étoit assez mince. La fuite d'une bande d'exilés ; le combat de quelques villageois ; l'établissement d'une bicoque, voilà les travaux tant vantés du pieux Enée. Mais le Poete les a annoblis ; et il a sù en les annoblissant les rendre encore plus intéressans. Par une illusion trop fine pour ne pas se dérober au commun des lecteurs, et trop heureuse pour déplaire aux juges, il

em-

embellit les mœurs des siècles héroïques, mais il les embellit sans les déguiser *. Le pâtre Latinus, et le féditieux Turnus font transformés en Monarques puissans. Toute l'Italie craint pour sa liberté. Enée triomphe des hommes et des Dieux. Virgile fait encore faire rejaillir sur les Troyens toute la gloire des Romains.

* Rien de plus difficile pour un écrivain élevé dans le luxe que de peindre sans bassesse des mœurs simples. Lisez l'Épître de Penelope dans Ovide, vous vous y sentirez révolté de cette même rusticité qui vous enchante chez Homere. Lisez Mademoiselle de Scudéry, vous serez désagréablement surpris de retrouver à la cour de Tomyris la pompe de celle de Louis XIV. Il faut être fait à ces mœurs pour en saisir le ton. La réflexion a tenu lieu d'expérience à Virgile et peut-être à Fenelon. Ils ont connu qu'il les falloit orner un peu pour ménager la délicatesse de leurs concitoyens; mais qu'on choqueroit cette même délicatesse si on les fardoit beaucoup.

Le

main. Le fondateur de Rome fait disparoître celui de Lavinium. C'est un feu qui s'allume. Bientôt il embrasera toute la terre. Enée (si j'ose hasarder l'expression) contient le germe de tous ses descendans. Affiéé dans son camp il nous rappelle Cesar et Alexia. Nous ne partageons point notre admiration.

Jamais Virgile n'employe mieux cet art que lorsque, descendu aux enfers avec son héros, son imagination en paroît affranchie. Il n'y crée point d'êtres nouveaux et fantastiques. Romulus et Brutus, Scipion et Cesar s'y montrent, tels que Rome les admira ou les craignit.

XIX. On lit les Georgiques avec ce ^{Les Georgiques,} goût vif qu'on doit au beau, et avec ce

D

plaisir

plaisir délicieux, que l'aménité de leur objet inspire à toute ame honnête et sensible. On pourroit cependant sentir croître son admiration, si l'on découvroit chez leur auteur un but aussi relevé que l'exécution en est achevée. Je puise toujours mes exemples chez Virgile. Ses beaux vers et les préceptes de son ami Horace fixèrent le gout des Romains, et peuvent instruire la postérité la plus reculée. Mais pour développer mes idées, il faut les prendre d'un peu loin.

Les Vété-
rans.

XX. Les premiers Romains combattoient pour la gloire et pour la patrie. Depuis le siège de Veïes * ils recevoient une paye assez modique, et quelquefois des recom-

* Liv. L. iv. c. 59, 60.

penfes après les triomphes * : mais ils les recevoient comme une grace, et non comme une dette. La guerre finie, chaque foldat devenu citoyen fe retiroit dans fa cabane et y fufpendoit fes armes inutiles, prêt à les reprendre au premier fignal.

Quand Sylla rendit la tranquillité à la republique, les chofes étoient bien changées. Plus de trois cens mille hommes accoutumés au carnage et au luxe †, fans biens, fans patrie, fans principes, exigeoient des recompenses. Si le Dictateur leur avoit données en argent, fuivant le taux établi enfuite par Augufte, elles lui auroient couté plus de trente deux millions

* Liv. L. xxx. c. 45, &c.

Arbuthnot's Tables, p. 181, &c.

† Saluft in Bell. Catilin. p. 22. Edit. Thyffii.

de notre monnoye *, somme immense dans
les

* Ce taux étoit de trois mille drachmes, ou douze mille sesterces pour le simple légionnaire, (1) du double pour le cavalier et le centenier, et du quadruple pour le tribun. (2) La légion Romaine, depuis l'augmentation de Marius, (3) étoit de six mille fantassins, et de trois cens chevaux. Ce grand corps n'avoit que soixante six officiers, savoir soixante centeniers et six tribuns. Voici le calcul.

	<i>Liv. Sterl.</i>
282,000 légionnaires à 3000 drachmes ou 12,000 sesterces, ou 105 l. sterling chacun	} 28,905,000
2,820 centeniers et 14,100 cavaliers à 6000 drachmes ou 210 livres sterling chacun	
282 tribuns à 12,000 drachmes ou l. 410 chacun	} 115,620

En tout l. 32,489,220

Suivant les calculs de M. Arbuthnot cette somme ne seroit que de l. 30,705,220, la drachme valant

(1) Dion. Caff. L. liv. Lipf. Ex. ad L. i. Annal. Tacit. C.

(2) Wotton's History of Rome, p. 154.

(3) Rosin. Antiq. p. 964.

les tems les plus prospères, mais alors au-dessus des facultés de la republique. Sylla embrassa un parti, que la nécessité et son intérêt particulier, plutôt que le bien de l'état, lui dictèrent : il donna des terres aux soldats. Quarante sept légions furent dispersées dans l'Italie. On fonda vingt-quatre colonies militaires *. Expédient ruineux ! Si on les méloit, ils quittoient leurs habitations pour se retrouver. Si on les laissoit en corps, le premier séditieux y trouvoit une armée toute

$7\frac{3}{4}$ sous d'Angleterre. (4) Mais quelques recherches que j'aie faites, la drachme Attique des derniers tems, égale au denier Romain en poids comme en valeur, valoit $8\frac{1}{2}$ de cette monnoye (5).

* Liv. L. lxxxix. Epitom. Freinsheim. suppl. L. lxxxix. c. 34.

(4) Arbuth. Tables, p. 15.

(5) V. mes Rem. M. S^s. sur les poids, &c. des anciens. Hooper, p. 108. et Eissenschmidt, p. 23, &c.

prête *. Ces vieux guerriers ennuyés du repos, et trouvant au-dessous d'eux d'acheter par la sueur ce qui pouvoit ne coûter que du sang †, dissipèrent leurs nouveaux biens par la débauche, et n'espérant de salut que dans une guerre civile, servirent puissamment les desseins de Catilina ‡. Auguste pressé par les mêmes embarras, suivit le même plan, et en craignit les mêmes suites. La triste Italie fumoit encore.

“ Des feux qu'a rallumé sa liberté mourante ||”.

Les hardis vétérans n'avoient acheté

* Tacit. Annal. xiv. p. 249. Edit. Lipfii.

† Tacit. de Mor. Germani, p. 441.

‡ Salust. in Bell. Catilin. p. 40. Cicero in Catilin. Orat. ii c. 9.

|| Racin. Mithrid. Act. iii. sc. 1.

leurs possessions que par une guerre sanglante, et leurs fréquens actes de violence montraient assez qu'ils se croïoient toujours les armes à la main *.

XXI. Qu'-y-avoit-il alors de plus assorti ^{But de Virgile.} à la douce politique d'Auguste, que d'employer les chants harmonieux de son ami, pour les reconcilier à leur nouvel état? Aussi lui conseilla-t-il de composer cet ouvrage :

Da facilem cursum atque audacibus adnue
cæptis
Ignarosque viæ, mecum miseratus agrestes
Ingredere ; & votis jam nunc assuesce vo-
cari †.

L'agriculture avoit cependant plus de cinquante écrivains Grecs ‡ ; les livres de Caton

* V. Donat. in Vit. Virgil.

Virgil, Eclog. ix. v. 2, &c.

† Virg. Georg. L. i. v. 40.

‡ Varro de Re Rustic. L. i. c. 1.

et de Varron étoient des guides plus sûrs, plus minutieux et plus exacts que ne pouvoit l'être un Poete. Mais il falloit faire gouter à des soldats le repos de la campagne plutôt que les instruire dans les principes de l'agriculture ? De là toutes ces descriptions touchantes des plaisirs innocens du campagnard, ses jeux, ses foyers, ses retraites délicieuses opposées aux amusemens frivoles des hommes, et à leurs affaires plus frivoles que leurs amusemens.

Il y a dans ce tableau de ces traits vifs et inattendus, de ces détours cachés et heureux, qui montrent en Virgile un génie pour la satire, que des vuës supérieures et la bonté de son cœur l'empêchoient seules de cultiver *. Quel vétéran ne se re-

* Hic petit excidiis urbem, miserisque penates,
Ut gemmâ bibat, et Sarrano dormiat ostro.

Virg. Georg. L. ii. v. 505, &c.

connoissoit

connoissoit pas dans le vieillard Corycien* ?
 Comme eux accoutumé aux armes dès sa
 jeunesse, il trouvoit enfin le bonheur dans
 une retraite sauvage, que ses travaux avoit
 transformée en un lieu de délices †.

L'Italien las de mener une vie remplie
 de craintes légitimes déplorait avec Virgile
 les malheurs du tems, et plaignoit son Prince
 de se voir emporté par la violence des vé-
 térans,

Ut cum carceribus sese effudere qua-
 drigæ,

Addunt in spatium, et frustra retinacula
 tendens

Fertur equis auriga, neque audit currus
 habenas ‡.

* Virg. Geor. L. iv. v. 125. et seq.

† Il étoit du nombre des pirates auxquels Pompée
 avoit donné des terres. V. Serv. in loc. et Vell. Pa-
 ter. L. ii. p. 56.

‡ Virg. Georg. L. i. v. 512.

et

et recommençoit ses travaux dans l'espoir
d'un nouveau siècle d'or.

Son succès.

XXII. Si l'on adopte mes idées, Virgile n'est plus un simple écrivain, qui décrit les travaux rustiques. C'est un nouvel Orphée, qui ne manie sa lyre que pour faire déposer aux sauvages leur férocité, et pour les réunir par les liens des mœurs et des loix*.

Ses chants produisirent cette merveille. Les vétérans s'accoutumèrent insensiblement au repos. Ils passèrent en paix les trente ans qu'ils'écoulèrent avant qu'Auguste eut établi, non sans beaucoup de difficulté,

* Sylvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus et victu sædo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.

Horat. Ars Poet. v. 391.

un

un trésor militaire pour les payer en argent *.

XXIII. Aristote, qui portoit la lumière dans les ténèbres de la nature et de l'art, est le pere de la critique. Le tems, dont la justice lente mais sûre met enfin la vérité à la place de l'erreur, a brisé les statues du philosophe, mais a confirmé les décisions du critique. Destitué d'observations, il a donné des chimères pour des faits. Formé dans l'école de Platon, et dans les écrits d'Homere, de Sophocle, d'Euripide et de Thucydide, il a puisé ses règles dans la nature des choses et dans la connoissance du cœur humain. Il les a

LA CRI-
TIQUE.
Idée de la
critique,

* Tillemont. Hist. des Emper.

Tacit, Annal. L. i. p. 39.

Dionys. L. iv. p. 565.

Sueton. in August. c. 49.

éclaircies

éclaircies par les exemples des plus grands modèles.

Deux mille ans se sont écoulés depuis Aristote. Les critiques ont perfectionné leur art. Cependant ils ne sont pas encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Les le Clerc, les Cousin, les Des-maiseaux, les de sainte-Marthe *, nous en offrent des définitions différentes. Pour moi, je les crois toutes ou trop partiales, ou trop arbitraires. La critique est, selon moi, l'art de juger des écrits et des écrivains ; ce qu'ils ont dit s'ils l'ont bien dit, s'ils ont dit vrai †. De la première de ces branches

* Clerici Ars Crit. L. i. c. 1.

† Il faut borner ce vrai au vrai historique, à la vérité de leurs témoignages et non de leurs opinions. Cette dernière espèce de vérité est plutôt du ressort de la logique que de celui de la critique.

découle la grammaire, la connoissance des langues, et des manuscrits, le discernement des ouvrages supposés, le rétablissement des endroits corrompus. Toute la théorie de la Poësie et de l'éloquence se tire de la seconde. La troisieme ouvre un champ immense, l'examen et la critique des faits. On pourroit donc distinguer la nation des critiques en critiques Grammairiens, en critiques Rhéteurs, et en critiques Historiens. Les prétensions exclusives des premiers ont nui non-seulement à leur travail, mais à celui de leurs confreres.

XXIV. Tout ce qu'ont été les hommes ; tout ce que le génie a créé ; tout ce que la raison a pesé ; tout ce que le travail a recueilli, voilà le département de la critique. La justesse d'esprit, la finesse, la pénétration, sont toutes nécessaires pour l'exercer

Matériaux
du critique.

l'exercer dignement. Je suis le littérateur dans son cabinet. Je le vois entouré des productions de tous les siècles : sa bibliothèque en est remplie : son esprit en est éclairé sans en être chargé. Il étend ses regards de tous cotés. L'auteur le plus éloigné du travail de l'instant n'est pas oublié : un trait lumineux pourroit s'y rencontrer, qui confirmeroit les découvertes du critique ou qui ébranleroit ses hypothèses. Le travail de l'érudit est achevé. Le philosophe de nos jours s'y arrête et loue la mémoire du compilateur. Celui-ci en est quelquefois la dupe, et prend les matériaux pour l'édifice.

Opérations
du critique :

XXV. Mais le vrai critique sent que sa tâche ne fait que commencer. Il pèse, il combine, il doute, il décide. Exact et impar-

impartial il ne se rend qu'à la raison, ou à l'autorité, qui est la raison des faits *. Le nom le plus respectable le cède quelquefois au témoignage d'écrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané. Prompt et fécond en ressources, mais sans fausse subtilité, il ôse sacrifier l'hypothèse la plus brillante, la plus spécieuse, et ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, et il s'en contente. Il ne porte point la faux de l'analyse sur ces beautés délicates, qui se fanent sous la touche la moins rude ; mais aussi peu content d'une admiration stérile, il fouille jusques dans les principes les plus cachés

* C'est-à-dire, l'autorité combinée avec l'expérience.

du cœur humain, pour se rendre raison de ses plaisirs et de ses dégouts. Modeste et sensé il n'étale point ses conjectures comme des vérités, ses inductions comme des faits, ses vraisemblances comme des démonstrations.

La critique
une bonne
logiques.

XXVI. On a dit que la géométrie étoit une bonne logique, et l'on a crû lui donner un grand éloge : il est plus glorieux aux sciences de développer ou de perfectionner l'homme que de reculer les bornes de l'univers. Mais la critique ne peut-elle pas partager ce titre ? Elle a même cet avantage : la géométrie s'occupe de démonstrations qui ne se trouvent que chez elle : la critique balance les différens degrés de vraisemblance. C'est en les comparant que nous reglons tous les jours nos actions,

que

que nous décidons souvent de notre fort *.
 Balançons des vraisemblances critiques.

XXVII. Notre siècle, qui se croit des-
 tiné à changer les loix en tout genre, a en-
 fanté un Pirrhonisme historique, utile et dan-
 gereux. M. de Pouilly, esprit brillant et
 superficiel, qui citoit plus qu'il ne lisoit,
 douta de la certitude † des cinq premiers
 siècles de Rome ; mais son imagination
 peu faite pour ces recherches céda facile-

Controverse
 sur l'histoire
 Romaine.

* Il s'agit principalement des Elémens de la Géo-
 métrie et de ceux de la critique.

† Une définition claire de cette certitude sur la-
 quelle on se disputoit auroit pû abréger la controverse.
 " C'est la certitude historique." Mais cette certitude
 varie de siècle en siècle. Je crois en gros à l'existence
 et aux actions de Charlemagne : mais la certitude
 que j'en ai n'est point égale à celle des exploits
 d'Henri quatre.

E

ment

ment à l'érudition et à la critique de M. Freret et de l'Abbé Sallier *. M. de Beaufort fit revivre cette controverse ; et l'histoire Romaine souffrit beaucoup des attaques d'un écrivain, qui savoit douter, et qui savoit décider.

Traité entre
Rome et
Carthage.

XXVIII. Un traité des Romains et des Carthaginois devint entre ses mains une objection accablante †. Ce traité se rencontre chez Polybe, historien exact et éclairé ‡. L'original se conservoit à Rome de son tems. Cependant ce monument authentique contredit tous les historiens. L. Brutus et M. Horatius y paroissent comme exerçant le consulat ensemble, quoiqu'Ho-

* V. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. vi. p. 14. 190.

† Dissert. sur l'incertit. de l'hist. Rom. p. 33—46.

‡ Polyb. Hist. l. iii. c. 22.

tatius n'y parvint qu'après la mort de Brutus. Les Romains y ont des sujets qui n'étoient encore que leurs alliés. On entend parler de la marine d'un peuple, qui ne construisit ses premiers vaisseaux que dans la première guerre Punique, deux cens cinquante ans après le consulat de Brutus. Quelles conclusions fatales ne tire-t-on pas de cette contrariété ? Elles sont toutes au désavantage des historiens.

XXIX. Cette objection a fort embarrassé les adversaires de M. de Beaufort. Ils ont douté de l'authenticité de ce monument original. Ils en ont avancé la date. Tâchons par une explication vraisemblable de concilier le monument et les historiens. Séparons d'abord la date d'avec le corps du traité. Celui-ci est du tems de Brutus.

Ce traité
éclairci.

Les consuls. Celle-là est de la façon de Polybe ou de ses antiquaires Romains. Les noms des consuls ne se lisoient jamais dans les traités solennels, dans les *foedera* consacrés par toutes les cérémonies de la religion. Les seuls ministres de cette religion, les *féciaux*, les signoient : et cette circonstance distinguoit les *foedera* et les *sponsiones*. Nous devons ce détail à Tite-Live *. Il fait disparoitre la difficulté. Les antiquaires auront pris les *féciaux* pour les consuls. Mais sans songer à cette méprise, ces antiquaires, querien n'obligeoit à la précision dans l'explication des monumens publics, ont marqué

Sponderunt consules, legati, quaestores, tribunum militum, nominaque eorum qui sponderunt adhuc existant, ubi si ex foedere acta res esset praeterquam duorum fecialium non extarent.

Tit. Liv. Lib. ix. c. 5.

L'an-

l'année du régifuge, par les noms célèbres du fondateur de la liberté et de celui du capitolé. Il leur importoit peu de s'assurer s'ils exercèrent le consulat ensemble.

XXX. Les peuples d'Ardée, d'Antium, de Terracine n'étoient point sujets des Ro-^{Les sujets des Ro-} mains, ou s'ils l'étoient, les historiens nous ont donné une idée très-fausse de l'étendue de la republique. Transportons-nous dans le siècle de Brutus, et puisons dans la politique des Romains une définition du terme d'allié assez éloignée de la nôtre. Rome, quoique la dernière colonie des Latins, songea de bonne heure à réunir toute cette nation sous ses loix. Sa discipline, ses héros et ses victoires lui acquirent bientôt une supériorité décidée. Fiers, mais politiques, les Romains en usèrent avec une sagesse

digne de leur bonheur. Ils comprirent que des cités mal-asservies arrêteroient les armes, épuiferoient les trésors, et corromproient les mœurs de la republique. Sous le nom plus spécieux d'alliés ils furent faire aimer leur joug aux vaincus. Ceux-ci consentirent avec plaisir à reconnoître Rome pour la capitale de la nation Latine, et à lui fournir un corps de troupes dans toutes ses guerres. La republique ne leur devoit qu'une protection, marque de sa souveraineté et qui leur coutoit si cher. Ces peuples étoient alliés de Rome, mais ils virent bientôt eux-mêmes qu'ils en étoient esclaves *.

XXXI. Cette explication diminue la difficulté, me dira-t-on, mais ne la dissipe

* Tit. Liv. L. viii. c. 4.

Le Préteur Annius appelle le gouvernement des Romains, *Regnum impotens*.

pas. *ὑπηκοοί*, l'expression dont se sert Polybe, signifie sujet, dans le sens propre du mot. Je ne le contesterai pas. Mais nous n'avons que la traduction de ce traité ; et si l'on accorde à ses copies une confiance conditionnelle pour le fond des choses, il ne doit pas être permis de rien conclurre de leurs expressions prises à la rigueur. Les assemblages d'idées sont si arbitraires, les nuances si légères, les langues si différentes, que le plus habile traducteur peut chercher des expressions équivalentes, mais n'en trouve guères que de semblables *. Le langage de ce traité étoit ancien. Polybe se fia aux antiquaires Romains. La vanité leur grossit les objets. *Fœderati* ne signifie pas des alliés égaux : rendons le dirent ils par sujets.

* V. Cleric. *Ars Critic.* L. ii c. 2. § 1, 2, 3.

Leur ma-
rine.

XXXII, La marine des Romains embarasse encore nos critiques. Polybe nous assure que la flotte de Duillius fut leur premier essai dans ce genre *. Eh bien, Polybe se trompe puis qu'il se contredit ; voilà toute ma conclusion. Mais en admettant même son récit, l'histoire Romaine ne s'écrouleroit cependant pas. Voici une hypothèse, qui explique ce phénomène d'une manière raisonnable ; et c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une hypothèse. Tarquin opprime le peuple et les soldats. Il s'approprie tout le butin. On se dégoûte de la milice. On équipe de petits batimens qui font des courses sur mer. La republique naissante les protège, mais met un frein par ce traité à leurs déprédations. Des guerres continuelles, la paye

* Polyb. L. i. c. 20.

qu'on

qu'on accorde aux troupes de terre font négliger la marine ; et dans un siècle ou deux, on oublie quelle a jamais existé *. Polybe aura parlé d'une façon un peu trop générale.

XXXIII. D'ailleurs la première marine des Romains ne pouvoit être composée que de bâtimens à cinquante rames. Gelon et Hieron construisirent des vaisseaux plus grands †. Les Grecs et les Carthaginois les imitèrent ; et dans la première guerre Punique, les Romains mirent en mer de ces vaisseaux à trois ou quatre rangs de rames, qui étonnent encore nos antiquaires et nos mécaniciens.

* Je ne dis rien de la flotte qui parut devant Tarente. Je crois que les vaisseaux appartenoient aux habitans de Thurricon. Voyez Frenthheim sup'p'em. Livian. L. xii. c. 8.

† Arbuthnot's Tables, p. 225. Hist. du commerce des anciens par Huet. c. 221.

Cet

Cet armement étoit bien propre à faire oublier leurs essais antiques et grossiers *.

Reflexions
sur cette dis-
pute.

XXXIV. J'ai défendu avec plaisir une histoire utile et intéressante. Mais j'ai voulu surtout montrer par ces réflexions combien sont délicates les discussions de la critique, où il ne s'agit pas de saisir la démonstration, mais de comparer le poids des vraisemblances opposées ; et combien il faut se défier des systèmes les plus éblouissans, puisqu'il y en a si peu qui soutiennent l'épreuve d'un examen libre et attentif.

La critique
une pratique
sans être une
routine.

XXXV. Une nouvelle considération embarrasse la critique d'une nouvelle difficulté.

* On peut voir une autre hypothèse du célèbre M. Freret. Elle plait par sa simplicité, mais elle me paroît insoutenable. Voy. *Memoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. xviii. p. 102, &c.

Il est des sciences qui ne sont que des connoissances : leurs principes sont des vérités de spéculation et non des maximes de conduite. Il est plus facile de comprendre stérilement une proposition que de se la rendre familière, de l'appliquer avec justesse, de s'en servir comme d'un guide dans ses études, et d'un flambeau dans ses découvertes.

La marche de la critique n'est point une routine. Ses principes généraux sont vrais, mais stériles. Celui qui ne connoit qu'eux se méprend également, qu'il veuille les suivre ou qu'il ose s'en écarter. Le génie plein de ressources, maître des règles, mais maître aussi des raisons des règles, paroît souvent les mépriser. Sa route nouvelle et hardie semble l'en éloigner : mais suivez-le jusqu'au bout, vous voyez en lui un admirateur

mirateur, mais un admirateur éclairé des mêmes règles, qui sont toujours la base de ses raisonnemens et de ses découvertes. Que toutes les sciences fussent *legum non hominum respublica*, voilà le souhait du peuple des savans. Son accomplissement feroit son bonheur : mais on ne fait que trop que le bonheur des peuples et la gloire de ceux qui les éclairent ou qui les gouvernent sont des objets souvent différens, et quelquefois opposés. Les savans du premier ordre ne veulent que des études semblables à la lance d'Achille : elle n'étoit faite que pour les mains du héros. Essayons de la manier.

Le Poete
peut-il s'é-
carter de
l'histoire ?

XXXVI. Le législateur de la critique a prononcé, que le poete doit rendre les héros tels que l'histoire nous les fait connoître :

Aur

Aut famam sequere aut sibi convenientia

finge

Scriptor; Homereum * si forte reponis
Achillen.

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,

Jura neget sibi nata, nihil non arroget
armis, &c †.

Réduirons-nous donc le Poëte au rôle
d'un froid annaliste ? Lui ôterons-nous ce
grand pouvoir de la fiction, ce contraste,
ce choc des caracteres, ces situations inat-
tendues où l'on tremble pour l'homme, où
l'on admire le héros ? Ou-bien, plus amis
des beautés que des règles, lui pardonne-
rons-nous plus aisément les anachronismes
que l'ennui ?

* V. Bentley et Sanadon au v. 120. de l'art Poë-
tique d'Horace.

† Horat. Ars Poet. v. 119, et seq.

La loi et
raison de la
loi. Ex-
emple de
Virgile.

XXXVII. Charmer, attendrir, élever l'esprit, c'est-là l'objet de la poésie. Les loix partiales ne doivent jamais faire perdre de vue qu'elles ne sont que des moyens destinés à aider ses opérations, et non à les embarrasser. On a vû que la philosophie hérissée de démonstrations ose à-peine entamer les idées reçues; comment la poésie pourroit-elle espérer de plaire qu'en s'y prêtant? Nous nous plaçons à revoir les héros et les événemens de l'antiquité: paroissent-ils travestis, ils produisent la surprise, mais une surprise qui révolte contre les nouveautés. Lorsqu'un auteur veut hazarder quelque changement, il doit réfléchir s'il en naît une beauté frappante ou légère, mais toujours proportionnée à la violation des loix. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut racheter son attentat.

Les

Les anachronismes d'Ovide nous déplaisent *. La vérité y est corrompue sans être embellie. Que le Mézence de Virgile est d'un caractère différent ! Ce Prince ne périt que par les armes d'Ascagne. † Mais quel lecteur assez glacé pour y songer un instant, lorsqu'il voit Enée, ministre des vengeances célestes, devenir le protecteur des nations opprimées, lan-

* En matière de géographie et de chronologie on doit peu compter sur l'autorité d'Ovide. Ce poëte étoit d'une ignorance grossière dans ces deux sciences. Lisez la description des voyages de Médée ; *Metamorph.* L. vii. v. 350. à 402. et le xiv. L. des mêmes *Metamorph.* Celle-là est remplie d'erreurs géographiques, qui donnent la torture aux commentateurs-mêmes : et celui-ci fourmille de bevues chronologiques.

† Serv. ad Virg. *Æneid* L. iv. v. 620. Dion. Halycarn. antiq. Rom. L. i.

cer

cer la foudre sur la tête du coupable tyran, mais s'attendrir sur la victime infortunée de ses coups, le jeune et pieux Lausus digne d'un autre père, et d'un destin plus propice ? Que de beautés l'histoire faisoit perdre au poète ! Encouragé par ce succès, il l'abandonne quand il eut dû la suivre. Enée arrive dans l'Italie si désirée ; les Latins accourent pour défendre leurs foyers, tout menace du plus sanglant combat.

“ Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;

“ Déjà couloit le sang prémice du carnage *.”

Le nom d'Enée fait tomber les armes aux ennemis. Ils craignent de combattre ce

* Racin. Iphig. Act. v. sc. dern.

guerrier, dont la gloire s'élève des cendres de sa patrie. Ils courent embrasser ce Prince annoncé par tant d'oracles, qui leur apporte du fond de l'Asie, ses Dieux, une race de héros, et la promesse de l'empire de l'univers. Latinus lui offre un azile et sa fille. * Quel coup de théâtre ! Qu'il étoit digne de la majesté de l'épopée, et de la plume de Virgile ! Qu'on lui compare, si on l'ose, l'ambassade d'Illioneus, le palais de Latinus, et le discours du Monarque †.

XXXVIII. Que le Poète, je le répète encore, ose hasarder, pourvu que le lecteur retrouve toujours dans ses fictions ce

Eclaircissemens et restrictions,

* Tit. Liv. L. i. c. i.

† Virg. *Æneid.* L. vii. v. 148. jusqu'à 285.

même degré de plaisir, que la vérité et les convenances lui eussent offert. Qu'il ne bouleverse pas les annales d'un siècle pour dire une antithèse. L'invention ne trouvera pas cette loi trop sévère si elle réfléchit, que le sentiment appartient à tous les hommes, que les connoissances ne font le partage que d'un petit nombre, et que le beau agit plus puissamment sur l'ame, que le vrai sur l'esprit. Qu'elle se souvienne toute fois qu'il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de Milton, la versification harmonieuse de Voltaire, ne nous reconcilieroient jamais avec César lâche, Catilina vertueux, Henri IV. vainqueur des Romains. Disons en rassemblant nos idées, que les caractères des grands hommes doivent être sacrés; mais que

que les poëtes peuvent écrire leur histoire, moins comme elle a été que comme elle eut dû être; qu'une création nouvelle révolte moins que des changemens essentiels, parce que ceux-ci supposent l'erreur, et celles-là une simple ignorance; et qu'enfin on rapproche plus aisément les tems que les lieux.

On doit sans doute de l'indulgence aux siècles reculés; où les systèmes des chronologistes sont les fictions des poëtes, à l'agrément près. Quiconque ose condamner l'épisode de Didon est plus philosophe ou moins homme de gout que moi *.

XXXIX. Plus

* On peut douter cependant si cet épisode blesse la véritable chronologie. Dans le système plausible du Che-

XXXIX. Plus on a approfondi les sciences, plus on a vû qu'elles étoient toutes

valier Newton, Enée et Didon se trouvent contemporains. (1) Les Romains devoient mieux connoître l'histoire de Carthage que les Grecs. Les archives de Carthage étoient passées à Rome (2). La langue Punique y étoit assez connue (3). Les Romains consultoient volontiers les Africains sur leurs origines (4). D'ailleurs, (et c'est assez pour disculper notre poëte) Virgile adopte une chronologie plus conforme aux supputations de Newton qu'à celles d'Ératosthène. Peut-être on ne sera pas fâché de voir les preuves de ce sentiment.

Sept ans suffirent à peine au courroux de Junon et aux voyages d'Enée. C'est Didon qui me l'apprend ;

Nato

(1) V. Newton's Chronology of ancient Kingdoms reformed. p. 32. (2) Universal History, tom. xviii. p. 111, 112. (3) Plaut. Penul. act v. sc. 1. (4) Salust. in Bell. Jugurth. c. 17. Ammian Marcel. l. xxii. Mem. de l'Acad. des Belles lettres. tom. iv. p. 464.

toutes liées. On a crû voir un bois im- Besoin mu-
tuel des
hommes.
menſe. Au premier coup d'œil tous les
arbres

Nam te jam ſeptima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus atas (5).

Quelques mois après il arriva au bord du Tibre. Ce fut-là que le Dieu du fleuve lui apparut, lui prédit de nouveaux combats, mais lui fit eſpérer une fin glorieuſe à ſes maux. Un prodige confirma l'oracle. Une truie couchée ſur le rivage montrait, par ſes trente petits qui l'environnoient, le nombre d'années qui devoient ſ'écouler avant que le jeune Aſcagne jettât les fondemens d'Albe;

Jamque tibi, ne vana putes hæc fingere ſomnum,
Littoreis ingens inventa ſub ilicibus fuſ,
Triginta capitum fœtus enixa, jacebit;
Alba, ſolo recubans, albi circum ubera nati.
Hic locus urbis erit, requies ea certa laborum :
Ex quo ter denis urbem redeuntibus annis

F 3

Af-

(5) Virgile Eneid. l.i. v. 755.

arbres qui le formoient paroïssient isolés ;
mais

Afcanius clari condet cognominis Albam (6).

Cette ville demeura pendant trois cens ans le siège de l'Empire et le berceau des Romains ;

*Hic jam ter centos totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea* (7).

Ce font-là les expressions que Virgile met à la bouche de Jupiter. Nos chronologiftes s'embaraffent peu de faire tenir fa parole au Maître du tonnerre. Ils font détruire la ville d'Albe par Tullus Hostilius près de cinq cens ans après sa fondation, et environ cent ans après celle de Rome (8). Mais tout s'aplanit dans le systême de Newton. La prise de Troyes placée à l'an 904, et suivie d'un intervalle de 337 ans, nous conduit à 567, 60 ans après les Palilia, époque

(6) Virgile Eneid. l. viii. v. 42. (7) Idem. l. i. v. 272. (8) V. les tables Chronolog. d'Helvius. è. l. ann. A. C. 656, &c.

mais à-t-on percé la superficie, on a vu que toutes les racines étoient entremêlées.

Il

époque, qui quadre au-mieux avec le règne du troisieme successeur de Romulus (9). Une ancienne tradition conservée par Plutarque (10) y coïncide avec précision. On déterra les Livres de Numa, *Ant. Chr.* 181, quatre cens ans après la mort de ce Roi et le commencement du règne d'Hofilius. Numa mourut donc 581 ans avant l'ère chrétienne. Quel art dans le poete de saisir le moment où Enée arrive à Carthage, pour répondre à ses critiques, de la seule maniere que la rapidité de sa marche et la grandeur de son sujet pouvoient le lui permettre ! Il leur fait sentir que dans ses hypothèses la rencontre de Didon et d'Enée n'est point une licence poétique. Virgile n'est point le seul qui ait revoqué en doute la chronologie vulgaire des Rois Latins. Je le soupçonne même d'avoir puisé ses

F 4

idées

(9) *Newton's Chronology.* p. 52, &c. (10) *V. Plutarch. in Numa.*

Il n'y a point d'étude, pas même la plus chétive, et la moins connue, qui n'offre quel-
que-

idées dans les ouvrages de son contemporain Trogue-Pompée. Cet historien, le rival de Tite-Live et de Saluste (11), donnoit au Royaume d'Albe la même durée de trois cens ans. Si son histoire universelle ne s'étoit pas perdue, nous y verrions apparemment le détail et les preuves de cette opinion. A présent il faut nous contenter d'en lire la simple exposition chez son abrégiateur. "Albam longam
"condidit quæ trecentis annis caput regni fuit (12)." Tite-Live lui-même, ce pere de l'histoire Romaine, qui fait paroître quelquefois tant d'attachement à la chronologie reçue (13), mais qui glisse d'ordinaire sur les endroits scabreux d'une façon qui montre sa bonne foi et son ignorance, semble se défier de ses guides

(11) Flav. Vopisc. in proem. Aurelian. (12) Justin. l. xliii. c. 1. (13) Tit. Liv. l. i. c. 18. et alibi passim.

quefois des faits, des ouvertures, des objections à la plus sublime et à la plus éloignée

guides dans ces siècles reculés. Rien de plus naturel que de marquer la durée du règne de chaque Roi Latin dont il rapporte le nom (14)! Or il se tait sur cet article. Rien de plus nécessaire que de fixer au moins l'intervalle entre Enée et Romulus; il ne le fait point. Ce n'est pas tout. "La destruction d'Albe, dit-il, suivit de 400 ans sa fondation (15)." En retranchant cent ans pour les règnes de Romulus et de Numa, et pour la moitié de celui d'Hosilius, il nous en restera 300 au-lieu de 400 que nous donneroit la chronologie d'Eratosène. Tite-Live est donc d'accord avec Virgile à peu de chose près; et cette petite différence affermit leur union plutôt qu'elle ne l'affoiblit. Je prévois une objection, mais des plus minces. Y répondre ce seroit créer des monstres pour les combattre; ainsi, je finis cette digression déjà trop longue.

(14) Tit. Liv. l. i. c. 9. (15) Idem. l. i. c. 29.

des connoissances. J'aime à peser sur cette considération. Il faut faire voir aux nations et aux professions différentes, leurs besoins réciproques. Montrez à l'Anglois les avantages du François ; faites connoître au physicien les secours que la littérature lui présente ; l'amour propre supplée à ce que la discrétion vous a fait supprimer. Ainsi la Philosophie s'étend : l'humanité gagne. Les hommes étoient rivaux ; ils sont freres.

Liaison de
la Physique
et de la Li-
térature.

XL. Dans toutes les sciences nous nous appuyons sur les raisonnemens et sur les faits. Sans ceux-ci nos études seroient chimériques ; privées de ceux-là elles ne sauroient être qu'aveugles. C'est ainsi que les Belles-Lettres sont mêlées.

Toutes

Toutes les branches de l'étude de la nature, qui cache souvent sous une petitesse apparente une grandeur réelle, le font pareillement. Si la physique à ses Buffons, elle a aussi, (pour parler le langage du tems,) ses érudits. La connoissance de l'antiquité leur offre aux uns et aux autres une riche moisson de faits propres à dévoiler la nature, ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient de prendre un nuage pour une Divinité. Quelles lumières le medecin ne puisse t-il pas dans la description de la peste qui désola Athènes ? J'admire avec lui la force majestueuse de Thucydide *, l'art et l'énergie de Lucrèce † ; mais il va plus loin :

* Thucyd. l. i.

† Lucret. de Rer. Natur. l. vii. v. 1136, &c.

il étudie dans les maux des Athéniens ceux de ses concitoyens.

Je fais que les Anciens s'appliquoient peu aux sciences naturelles ; que destitués d'instrumens, et isolés dans leurs travaux, ils n'ont pû rassembler qu'un petit nombre d'observations mêlées d'incertitudes, diminuées par les injures du tems, et jettées au hazard dans un grand nombre de volumes * : mais la pauvreté doit-elle inspirer la négligence ? L'activité de l'esprit humain s'excite par les difficultés. La nécessité mere du relâchement feroit un assemblage étrange.

* M. Freret croyoit les observations philosophiques des anciens plus exactes qu'on ne le pense. Quiconque connoit le génie et les lumieres de Mr. Freret sent le poids de son autorité. V. Mém. de l'Academ. des Belles-Lettres, tom. xviii. p. 97.

XLI. Les partisans mêmes les plus zélés des modernes ne disconvien-
 dront pas, je pense, des secours, que les anciens pos-
 sédoient et dont nous manquons. Je rap-
 pelle en frémissant les spectacles sanglans
 des Romains. Le sage Cicéron les détes-
 toit et les méprisoit *. La solitude et le
 silence l'emportoient de beaucoup chez lui
 sur ces chefs-d'œuvre de magnificence,
 d'horreur et de mauvais goût †. En ef-

Avantages
 des anciens.
 Spectacles
 de l'amphi-
 théâtre.

* Cicéron envie le sort de son ami Marius, qui
 passa à la campagne les jours des jeux magnifiques
 de Pompée. Il parle avec assez de mépris du reste
 des spectacles : mais il s'attache surtout aux combats
 des bêtes sauvages. “ Reliquæ sunt venationes, (dit
 il) binæ per dies quinque ; magnifice, nemo negat,
 sed quæ potest homini esse polito delectatio, cum aut
 homo imbecillus à valentissimâ bestia laniatur aut præ-
 clara bestia venabulo transverberatur.”

† Cicero ad Famil. l. vii. epist. 1.

fer,

fet, se plaire au carnage n'est digne que d'une troupe de sauvages. On ne pouvoit élever des palais pour y faire combattre des bêtes, que chez un peuple, qui préféroit les décorations aux beaux vers, et les machines aux situations†. Mais tels étoient les Romains : leurs vertus, leurs vices, et jusqu'à leurs ridicules étoient tous liés à leur principe dominant, l'amour de la patrie.

Cependant ces spectacles, si affreux aux yeux du philosophe, si frivoles à ceux de l'homme de goût, devoient être bien précieux pour le naturaliste. Qu'on se représente le monde épuisé pour fournir à ces jeux, les trésors des riches et le pouvoir des grands mis en œuvre pour

† Horat. l. ii. ep. 1. v. 187.^v

déterrer des créatures singulières par leur figure, par leur force, ou par leur rareté, pour les amener dans l'amphitéâtre de Rome, et pour mettre en jeu l'animal entier *. Ce devoit être une école admirable, surtout pour cette partie la plus noble de l'histoire naturelle, qui s'applique plutôt à étudier la nature et les propriétés des animaux qu'à décrire leurs os et leurs cartilages. Souvenons-nous que Pline a fréquenté cette école, et que l'ignorance a deux filles l'incrédulité et la foi aveugle. Ne défendons pas moins notre liberté contre l'une que contre l'autre.

XLII. Si l'on sort de ce théâtre pour entrer dans un autre plus vaste, et pour examiner quelles étoient les contrées sou-

Païs où les
physiciens
anciens étu-
dioient la
nature.

* V. Essais de Mont. vol. iii. p. 140.

misés aux naturalistes et aux physiciens de l'antiquité, nous ne les plaindrons pas.

Je fais que la navigation nous a ouvert un nouvel hémisphère ; mais je fais aussi que la découverte d'un matelot, et le voyage d'un marchand n'éclairent pas toujours le monde comme ils l'enrichissent. Les limites du monde connu sont plus étroites que celles du monde matériel ; et les bornes du monde éclairé sont encore plus resserrées. Du tems des Plin, des Ptolomée, et des Galien, l'Europe, à présent le siège des sciences, l'étoit également ; mais la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, pais féconds en miracles étoient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaste corps étoit uni par la paix, par les loix et par la langue. L'Africain et le Breton, l'Es-
pagnol

pagnol et l'Arabe se rencontroient dans la capitale, et s'instruisoient tour-à-tour. Trente des premiers de Rome, souvent éclairés eux mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étoient *, partoient tous les ans de la capitale pour gouverner les provinces; et pour peu qu'ils eussent de curiosité, l'autorité applanissoit les routes la science.

XLIII. C'étoit, sans doute, de son beau-
 pere Agricola que Tacite apprit que l'o-
 céan inondoit a grande Bretagne et
 rendoit ce païs un amas de marais †.
 Herodien nous confirme ce fait ‡. Ce-
 pendant aujourd'hui, à quelques endroits
 près, le terrain de notre île est assez

La grande
 Bretagne in-
 onnée par
 l'océan.

* V. Strab. l. xvii. p. 816. Edit. Casaub.

† Tacit. in Vit. Agricol. c. 10.

‡ Herodian. Hist. l. iii. c. 47.

élevé *. Pourroit-on ranger ce fait parmi ceux qui confirment le systême de la diminution des eaux ? Trouvera-t-on dans les ouvrages des hommes de quoi affranchir le païs du joug de l'océan ? Le fort du marais de Pomptine †, et de quelques autres

* Voici les paroles d'Herodien, “ Τὰ γὰρ πλεῖστα τῆς βρεταννῶν χώρας ἐπικλύζομενα ταῖς τῆ ὠκεανοῦ νεχῶς ἀμπωτῶσι ἐλάθῃ γίνεται.

Tacite s'exprime d'une maniere encore plus forte.
 “ Unum addiderim (dit-il) nusquam latius dominari
 “ mare; multum fluminum huc atque illuc ferri,
 “ nec littore tenuis accrescere aut resorberi, sed in-
 “ fluere penitus atque ambire; etiam jugis atque
 “ montibus influere velut in suo.”

† Le consul Cethegus dessécha ce marais. A. U. C. 592. Du tems de Jules-Cesar il étoit dérechef inondé. Ce Dictateur avoit dessein d'y faire travailler. Il paroît qu'Auguste le fit, mais je doute que ses travaux aient

tres nous donneroit d'assez minces idées de leurs travaux. Quoi-qu'il en soit, content d'avoir fourni les matériaux, j'en laisse l'emploi aux physiciens. Ce n'est pas chez les anciens qu'on apprend à n'approfondir rien, à effleurer chaque chose, à parler avec le plus de hardiesse des sujets qu'on entend le moins.

XLIV. " Après l'esprit de discernement L'ESPRIT
PHILOSOPHIQUE.
" ce qu'il y a de plus rare au monde (dit
" le judicieux la Bruyere) ce sont les perles

aient mieux réussi que les premiers. Du-moins Pline l'appelle encore marais. Horace l'avoit en quelque sorte prédit.

" Debemur morti nos nostraque

" Sterilis ut palus dudum aptaque remis

" Vicinas urbes alit et grave sensit aratrum."

Frensheim. supp. l. xlv. c. 44. Sueton. l. i. c. 44.

Plin. hist. nat. l. iii. c. 5.

Prétensions
à l'esprit
philoso-
phique.

“ et les diamans.” Je mets sans balancer l'esprit philosophique avant celui de discernement. C'est la chose du monde la plus pronée, la plus ignorée et la plus rare. Il n'y a point d'écrivain qui n'y aspire. Il sacrifie de bonne grace la science. Pour peu que vous le pressiez, il conviendra que le jugement sévère embarrasse les opérations du génie : mais il vous assurera toujours que cet esprit philosophique, qui brille dans ses écrits, fait le caractère du siècle où nous vivons. L'esprit philosophique d'un petit nombre de grands hommes a formé, selon lui, celui du siècle. Celui-ci s'est répandu dans tous les ordres de l'état, et leur a préparé, à son tour, de dignes successeurs.

Ce qu'il n'est
pas.

XLV. Cependant si nous jettons les yeux sur les ouvrages de nos sages, leur
diver-

diversité nous laisseroit dans l'incertitude sur la nature de ce talent ; et celle-ci pourroit nous conduire à douter s'il leur est tombé en partage. Chez les uns il consiste à se frayer des routes nouvelles, et à fronder toute opinion dominante, fut-elle de Socrate ou d'un Inquisiteur Portugais, par la seule raison qu'elle est dominante. Chez les autres cet esprit s'identifie avec la géométrie, cette Reine impérieuse, qui, non contente de regner, proscriit ses sœurs, et déclare tout raisonnement peu digne de ce nom, qui ne roule pas sur des lignes et sur des nombres. Rendons justice à l'esprit hardi, dont les écarts ont quelquefois conduit à la vérité, et dont les excès mêmes, comme les rébellions des peuples, inspirent une crainte salutaire au despotisme. Pénétrons-nous bien de tout ce que nous devons à

l'esprit géomètre : mais cherchons pour l'esprit philosophique, un objet plus sage que celui-là, et plus universel que celui-ci.

Ce qu'il est. XLVI. Quiconque s'est familiarisé avec les écrits de Ciceron, de Tacite, de Bacon, de Leibnitz, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu, s'en fera fait une idée aussi juste et bien plus parfaite que celle que j'essaierai de tracer.

L'esprit philosophique consiste à pouvoir remonter aux idées simples ; à saisir et à combiner les premiers principes. Le coup-d'œil de son possesseur est juste mais en même tems étendu. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de pays, dont il se forme une image nette et unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés n'en découvrent qu'une partie.

Il peut être géomètre, antiquaire, musicien, mais il est toujours philosophe, et à-force de pénétrer les premiers principes de son art il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies, qui travaillent de loin-en-loin à former cette première science, à laquelle, si elle étoit perfectionnée, les autres seroient soumises. En ce sens cet esprit est bien peu commun. Il est assez de génies capables de recevoir avec justesse des idées particulières ; il en est peu qui puissent renfermer dans une seule idée abstraite un assemblage nombreux d'autres idées moins générales.

XLVII. Quelle étude peut former cet esprit ? Je n'en connois aucune. Don du ciel, le grand nombre l'ignore ou le méprise ; les sages le souhaitent ; quelques uns

Le secours
qu'il peut
tirer de la
littérature.

l'ont reçu ; nul ne l'acquiert : mais je crois l'étude de la littérature, cette habitude de devenir, tour-à-tour, Grec, Romain, disciple de Zénon ou d'Epicure, bien propre à le développer et à l'exercer. A-travers cette diversité infinie d'esprits, on remarque une conformité générale entre ceux, à qui leur siècle, leur païs, leur religion a inspiré une manière à-peu près pareille d'envisager les mêmes objets. Les ames les plus exemptes de préjugés ne sauroient s'en défaire entièrement. Leurs idées ont un air de paradoxe ; et en brisant leurs chaines vous sentez qu'elles les ont portées. Je cherche chez les Grecs des fauteurs de la démocratie ; des enthousiastes de l'amour de la patrie chez les Romains ; chez les sujets des Commodes, des Sévères ou des Caracalles des apologistes du pouvoir

voir absolu ; et chez l'Epicurien de l'antiquité * la condamnation de sa religion. Quel spectacle pour un esprit vraiment philosophique de voir les opinions les plus absurdes reçues chez les nations les plus éclairées ; des barbares parvenus à la connoissance des plus sublimes vérités ; des conséquences vraies mais peu justes tirées des principes les plus erronés ; des principes admirables qui approchoient toujours de la vérité sans jamais y conduire ; le langage formé sur les idées, et les idées justifiées par le langage ; les sources de la morale par-tout les mêmes ; les opinions

* Depuis qu'Epicure eut répandu sa doctrine, on commença à se déclarer assez publiquement sur la religion dominante et à ne la regarder que comme une institution. V. Lucret. de Rer. Natur. l. i. v. 62, &c. Salust. in bell. Catilin. c. 51. Cicero pro Cluent. c. 61.

de la contentieuse métaphysique par-tout variées, d'ordinaire extravagantes ; nettes seulement pendant qu'elles furent superficielles ; subtiles, obscures, incertaines, toutes les fois qu'elles prétendirent à la profondeur. Un ouvrage Iroquois, fut-il rempli d'absurdités, seroit un morceau impayable. Il offriroit une expérience unique de la nature de l'esprit humain placé dans des circonstances que nous n'avons jamais éprouvées, et dominé par des mœurs, et des opinions religieuses totalement contraires aux nôtres. Quelquefois nous serions frappés et instruits par la contrariété des idées qui en naîtroient ; nous en chercherions les raisons ; nous suivrions l'ame d'erreur en erreur. Quelquefois aussi nous reconnoîtrions avec plaisir nos principes, mais

dé-

découverts par d'autres routes, et presque toujours modifiés et altérés. Nous y apprendrions non seulement à avouer mais à sentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paroît le plus absurde, et à nous défier souvent de ce qui nous semble le mieux établi.

J'aime à voir les jugemens des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les considérer qui n'osent pas tirer des principes qu'ils reconnoissent pour être justes les conclusions qu'ils sentent être exactes. J'aime à les surprendre qui détestent chez le Barbare ce qu'ils admirent chez le Grec, et qui qualifient la même histoire d'impie chez le Payen, et de sacrée chez le Juif.

Sans

Sans cette connoissance philosophique de l'antiquité, nous ferions trop d'honneur à l'espèce humaine. L'empire de la coutume nous seroit peu connu. Nous confondrions à tout moment l'incroyable et l'absurde. Les Romains étoient éclairés ; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans la personne de César un Dieu, un Prêtre et un Athée *. Il vit élever des temples à sa clémence †. Collègue de Romulus il recevoit les vœux de

* Athée en niant sinon l'existence du-moins la providence de la divinité ; car César étoit Epicurien. Ceux qui ont envie de voir comment un homme d'esprit peut rendre obscure une vérité claire, liront avec plaisir les doutes que M. Bayle a su repandre sur les sentimens de César. V. Dict. de Bayle à l'article César.

† V. Mémoires de l'Acad. des Bell. Lett. tom. I. p. 369, &c.

la nation †. Sa statue étoit couchée, dans les fêtes sacrées, auprès de ce Jupiter, qu'un instant après il alloit lui-même invoquer ||. Fatigué de cette vaine pompe il cherchoit Panfa et Trébatius pour se moquer avec eux de la crédulité du peuple, et de ces Dieux l'effet et l'objet de sa terreur *.

XLVIII.

† Cicero ad Attic. l. xii. epist. 46, &c. l. xiii. epist. 28.

|| César étoit souverain Pontife, et ce sacerdoce n'étoit point pour les Empereurs un vain titre. Les belles dissertations de M. de la Bastie sur le pontificat des Empereurs convaincront les incrédules, s'il en est, sur cet article. Consultez surtout la troisième de ces pièces insérée dans les Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. xv. p. 39.

* Lucrèce né avec cet enthousiasme d'imagination, qui fait les grands poètes et les missionnaires, voulut
être

L'histoire
est la science
des causes et
des effets.

XLVIII. L'histoire est pour un esprit
philosophique ce qu'étoit le jeu pour le
Mar.

être l'un et l'autre. Je plaindrois le théologien qui ne feroit pas grace au dernier en faveur du premier. Lucrèce, après avoir prouvé la Divinité malgré lui-même, en rapportant les phénomènes de la nature à des causes générales, cherche comment l'erreur qu'il combat a pu s'emparer de tous les esprits. Il en trouve trois raisons : I. Nos songes ; nous y voyons des êtres et des effets que nous ne rencontrons point dans ce monde ; nous leur accordons aussitôt une existence réelle et une puissance immense. II. Notre ignorance de la nature, qui nous fait recourir par tout à l'action de la Divinité. III. Notre crainte l'effet de cette ignorance ; elle nous engage à fléchir devant les calamités qui ravagent la terre, et nous fait essayer d'appaier par nos prières quelque être invisible qui nous afflige. Lucrèce exprime cette dernière raison avec une énergie et une rapidité qui nous enlève. Il ne nous accorde point le tems de l'examiner.

Marquis de Dangeau †. Il voyoit un système, des rapports, une suite, là-où les autres ne discernoient que les caprices de la fortune. Cette science est pour lui celle des causes et des effets. Elle mérite bien que j'essaye de poser quelques règles propres, non à faire germer le génie, mais à le garantir des écarts : peut-être que si on les avoit toujours bien pesées on auroit pris plus rarement la subtilité pour la finesse d'es-

- “ Præterea cui non animus formidine Divûm,
 “ Contrahitur? cui non conrepunt membra pavore,
 “ Fulminis horribili cum plaga torrida tellus
 “ Contremittit, et magnum percurrunt murmura celum?
 “ Non populi, gentesque tremunt? Regesque su-
 .“ perbi
 “ Corripiant Divûm perculsi membra timore,
 “ Ne quod ob admissum fæde dictumve superbe
 “ Pœnarum grave sit solvendi tempus adauctum.”

Lucret. de Rer. Natura l. v. ver. 1216, &c.

† Fonten. dans l'Eloge du Marq. de Dangeau.

prit,

prit, l'obscurité pour la profondeur, et un air de paradoxe pour un génie créateur.

Règles pour
choisir les
faits.

XLIX. Parmi la multitude des faits, il y en a, et c'est le grand nombre, qui ne prouvent rien au-delà de leur propre existence. Il y en a encore qui peuvent bien être cités dans une conclusion partielle, d'où le philosophe peut juger des motifs d'une action, et d'un trait dans un caractère : ils éclaircissent un chaînon. Ceux qui dominent dans le système général, qui y sont liés intimement, et qui en ont fait mouvoir les ressorts, sont fort rares ; et il est plus rare encore de trouver des esprits qui sachent les entrevoir dans le vaste cahos des événements, et les en tirer purs et sans mélange.

A ceux qui ont plus de jugement que d'érudition il paroitra peu nécessaire d'avertir

vertir qu'on doit toujours proportionner les causes aux effets, ne pas bâtir sur l'action d'un homme le caractère d'un siècle, ne pas chercher dans un effort unique, forcé et ruineux la mesure des forces et des richesses d'un Etat, et se souvenir que ce n'est qu'en rassemblant qu'on peut juger, qu'un fait éclatant éblouit comme un éclair, mais qu'il instruit peu si l'on ne le compare avec d'autres de la même espèce. Le peuple Romain fit voir en élisant Caton qu'il aimoit mieux être corrigé que flaté *, dans ce même siècle, où il condanna la mâle sévérité dans la personne de Livius Salinator †.

L. Désérez plutôt aux faits qui viennent d'eux-mêmes vous former un système,

Avantages
des petits
traits.
Différence
du vice et
de la vertu.

* Liv. I. xxxix. c. 40. Plutarch. in Caton.

† Liv. I. xxix. c. 37.

qu'à ceux que vous decouvrez après avoir conçu ce systême. Préférez souvent les petits traits aux faits brillans. Il en est d'un siècle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre se dévoile mieux dans la tente de Darius * que dans les champs de Guagmela. Je reconnois tout autant la férocité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphithéâtre qu'à les considérer qui étranglent un Roi captif au pied du Capitole. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On se deshabille lors qu'on espère n'être pas vû ; mais le curieux cherche à pénétrer dans les retraites les plus secretes. Pour décider si la vertu triomphoit chez un peuple, dans un certain siècle, j'observe plutôt

* Quint. Curt. de Reb. gest. Alexandri, l. iii. c. 32.

ses actions que ses discours. Pour le condamner comme vicieux je fais plus attention à ses discours qu'à ses actions. On louë la vertu sans la connoître ; on la connoit sans la sentir ; on la sent sans la pratiquer ; mais il en est bien différemment du vice. On s'y porte par passion : on le justifie par raffinement. D'ailleurs, il y a toujours et partout de grands criminels : mais si la corruption n'est pas générale ceux-ci même respectent leur siècle. Si le siècle est vicieux, (et ils sont habiles à le discerner,) ils le méprisent, ils se montrent à découvert, ils bravent ses jugemens ou ils espèrent de se les rendre favorables. Ils ne se trompent guères. Celui qui dans le siècle de Caton eut détesté le vice se contente d'aimer la vertu dans celui de Tibere.

Le siècle de
Tibere le
plus vicieux
de tous.

LI. J'ai choisi ce siècle avec réflexion. Le vice parvint alors à son comble. La cour de Tibere me l'apprend, mais un petit fait conservé par Suétone et par Tacite m'en assure encore mieux : le voici. La vertu des Romains punissoit de mort l'incontinence chez leurs femmes *. Leur politique permettoit la débauche chez les courtisannes † : et pour régler le désordre même

* Les Romains confioient le soin de la vertu des femmes à leur famille. Celle-ci s'assembloit, la jugeoit si elle étoit accusée, la condannoit à mort et exécutoit la sentence si elle se trouvoit coupable. La loi pardonnoit aussi au courroux du mari ou du pere qui tuoit le galant, surtout s'il étoit de condition servile. V. Plutarch. in Romul. Dionys. Halicarn. l. vii. Tacit. Annal. l. xiii. Valer. Maxim. l. vi. c. 3-7. Rosin. Antiq. Rom. l. viii. p. 859, &c.

† Le discours de Micio dans Terence, la maniere dont Ciceroñ excuse les debauches de son client, et

l'ex-

même, on les forma en corps. Sous Tibère un grand nombre de femmes de distinction ne rougirent point de se présenter publiquement devant leurs Ediles, de se faire inscrire dans le rôle des courtisannes, et l'exhortation de Caton peuvent nous faire connoître la morale des Romains à cet égard. Ils ne blâmoient la débauche que lorsqu'elle détournoit le citoyen de ses devoirs essentiels.

Leurs oreilles n'étoient pas plus chastes que leur conduite : peu de gens connoissent la *Casina* de Plaute, mais ceux qui ont lû cette misérable piece ne peuvent comprendre qu'il n'y ait eu que quarante à cinquante ans de cette farce à l'Andrienne. Une intrigue sale d'esclaves n'y est relevée que par des pointes et des obscénités dignes d'eux. C'étoit cependant la comédie de Plaute qu'on voyoit avec le plus de plaisir, et qu'on redemandoit le plus souvent. Voilà les mœurs de la seconde guerre Punique, de cette vertu que la postérité des anciens Romains regrettoit et admiroit. V. Terent. *Adelph.* act. i. sc. 2. v. 38. Cicero pro *Cœlio*, c. 17. Horat. *satyr.* l. i. sat. 2. v. 29. II. Prolog. ad *Casina*. Plaut.

de briser par leur propre infamie la barrière, que les loix oppofoient à leur prostitution *.

Parallèle de
Tacite et de
Tite-Live.

LII. Choisir les faits, qui doivent être les principes de nos raisonnemens ; on sent combien la tâche est difficile. La négligence ou le mauvais goût d'un historien peut nous faire perdre à-jamais un trait unique pour nous étourdir du bruit d'un combat. Si les philosophes ne sont pas toujours historiens, il feroit du-moins à fouhaiter que les historiens fussent philosophes.

Je ne connois que Tacite qui ait rempli mon idée de cet historien philosophe. L'intéressant Tite-Live lui-même ne fau-

* Sueton. l. iii. c. 35. Tacit. Annal. l. ii. c. 85.
roit

roît en ce sens lui être comparé. L'un et l'autre ont bien su s'élever au-dessus de ces compilateurs grossiers qui ne voyent dans les faits que des faits : mais l'un a écrit l'histoire en rhéteur et l'autre en philosophe. Ce n'est pas que Tacite ait ignoré le langage des passions ou Tite-Live celui de la raison : mais l'un plus attaché à plaire qu'à instruire vous conduit pas-à-pas à la suite de ses héros, et vous fait éprouver, tour-à-tour, l'horreur, l'admiration et la pitié. Tacite ne se sert de l'empire que l'éloquence a sur le cœur que pour lier à vos yeux la chaîne des événemens, et remplir votre ame des plus sages leçons. Je gravis sur les Alpes avec Hannibal ; mais j'assiste au conseil de Tibère. Tite-Live me peint l'abus du pou-

voir, une sévérité que la nature approuve en fremissant, la vengeance et l'amour qui s'unissent à la liberté, la tyrannie qui tombe sous leurs coups * : mais les loix des Décemvirs, leur caractère, leurs défauts, leurs rapports enfin avec le génie du peuple Romain, avec le parti des Decemvirs, avec leurs desseins ambitieux ; il les oublie totalement.

Je ne vois point chez lui comment ces loix faites pour une république bornée, pauvre, à demi-sauvage, la bouleverserent lorsque la force de son institution l'eut portée au faite de la grandeur. Je l'aurois trouvé dans Tacite. J'en juge, non-seulement par la trempe connue de son génie, mais encore par ce tableau énergique et varié qu'il offre des loix, ces enfans de la cor-

* Liv. I. iii. c. 44—60.

ruption, de la liberté, de l'équité et de la
faction *.

LIII. Ne suivons point le conseil de cet Remarque
sur une idée
de M. d'A-
lembert.
écrivain, qui unit, comme Fontenelle, le
savoir et le gout. Je m'oppose, sans crainte
du nom flétrissant d'érudit, à la sentence,
par laquelle ce juge éclairé mais sévère
ordonne qu'à la fin d'un siècle on rassemble
tous les faits, qu'on en choisisse quelques uns,
et qu'on livre le reste aux flammes †. Con-
servons-les tous précieusement. Un Mon-
tesquieu démêlera dans les plus chétifs des
rapports inconnus au vulgaire. Imitons
les botanistes. Toutes les plantes ne sont
pas utiles dans la médecine, cependant ils
ne cessent d'en découvrir de nouvelles. Ils

** Tacit. Annal. l. iii. p. 84. edit. Lips.

† D'Alembert Mélanges de philosophie et de lit-
térature, vol. ii. p. 1.

esperent

espèrent que le génie et les travaux heureux y verront des propriétés jusqu'à-présent cachées.

On a fait les
hommes
trop systé-
matiques ou
trop caprici-
eux.

LIV. L'incertitude est pour nous un état forcé. L'esprit borné ne sauroit se fixer dans cet équilibre dont se piquoit l'école de Pirrhon. Le génie brillant se laisse éblouir par ses propres conjectures : il sacrifie la liberté aux hypothèses. De cette disposition naissent les systèmes. On a vu du dessein dans les actions d'un grand homme ; on a apperçu un ton dominant dans son caractère, et des spéculatifs de cabinet ont aussitôt voulu faire de tous les hommes des êtres aussi systématiques dans la pratique que dans la spéculation. Ils ont trouvé de l'art dans leurs passions, de la politique dans leurs foiblesses, de la dissimulation

simulation dans leur inconstance; en un mot, à-force de vouloir faire honneur à l'esprit humain, ils en ont souvent fait bien peu au cœur.

Justement choqués de leur raffinement, et fachés de voir étendre à tous les hommes des prétentions qu'on eut dû borner à un Philippe ou à un César, des esprits plus naturels se sont jetés dans l'autre extrême. Ils ont banni l'art du monde moral pour y substituer le hazard. Selon eux les foibles mortels n'agissent que par caprice. La fureur d'un écervelé établit un empire : la foiblesse d'une femme le détruit.

LV. L'étude des causes déterminées Causes générales mais déterminées. mais générales doit plaire aux uns et aux autres. Ceux-ci y voyent avec plaisir l'homme

l'homme humilié, les motifs de ses actions inconnus à lui-même, lui-même le jouet des causes étrangères, et de la liberté de chacun l'origine d'une nécessité générale. Ceux-là y retrouvent l'enchaînement qu'ils aiment, et les spéculations dont leur esprit se nourrit.

Qu'une vaste carrière s'ouvre à mes réflexions ! La théorie de ces causes générales feroit entre les mains d'un Montesquieu une histoire philosophique de l'homme. Il nous les feroit voir réglant la grandeur et la chute des Empires, empruntant successivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage, de la foiblesse, agissant sans le concours des causes particulières, et quelquefois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ses propres systèmes, dernière passion du sage, il au-
roit

roit fû reconnoître que, malgré l'étendue de ces causes, leur effet ne laisse pas d'être borné, et qu'il se montre principalement dans ces événemens généraux, dont l'influence lente mais sûre change la face de la terre, sans qu'on puisse s'appercevoir de l'époque de ce changement, et surtout dans les mœurs, les religions, et tout ce qui est soumis au joug de l'opinion. Voilà une partie des leçons que ce philosophe eut tirées de ce sujet. Pour moi, j'y trouve simplement une occasion de m'essayer à penser. Je vais indiquer quelques faits intéressans, et tâcherai ensuite d'en rendre raison.

LVI. Nous connoissons le Paganisme, Système du Paganisme.
 ce système riant, mais absurde, qui peuple l'univers d'êtres fantasques, dont la puissance

issance supérieure ne les rend que plus injustes et plus insensés que nous-mêmes. Quelle fut la nature et l'origine de ces Dieux ? Furent-ils des princes, des fondateurs de sociétés, des grands hommes inventeurs des arts ? Une reconnoissance ingénieuse, une admiration aveugle, une adulation intéressée plaça-t-elle dans le ciel, ceux qui pendant leur vie avoient été nommés les bienfaiteurs de la terre ? Ou bien faut il reconnoître dans ces Divinités autant de parties de l'univers, auxquelles l'ignorance des premiers hommes avoit accordé la vie et la pensée ? Cette question est digne de notre attention : elle est curieuse, mais elle est difficile.

Difficulté
de connoi-
tre une re-
ligion.

LVI. Nous ne connoissons guère le système du Paganisme que par les poëtes,

tes *, et par les pères de l'Eglise ; les uns et les autres très adonnés aux fictions †. Les ennemis d'une religion ne la connoissent jamais parcequ'ils la haïssent, et souvent la haïssent parcequ'ils ne la connoissent pas. Ils adoptent contr'elle, avec empressement, les calomnies les plus atroces. Ils imputent à leurs adversaires des dogmes qu'ils détestent, et des conséquences auxquelles ils n'ont jamais songé. Les sectateurs d'une religion, de l'autre côté, remplis de cette foi, qui se fait un crime de

* Il faut cependant distinguer Homère, Hésiode, Pindare, et les poètes tragiques, qui vécurent pendant que la tradition étoit plus pure.

† Voyez sur cet article la Recherche libre du Docteur Midleton, et l'Histoire du Manichéisme de M. de Beaufobre, deux beaux monumens d'un siècle éclairé.

douter, sacrifient souvent pour sa défense leur raison, et même leur vertu. Forger des prophécies, ou des miracles, pallier ce qu'ils ne peuvent défendre, allégoriser ce qu'ils ne peuvent pallier, et nier hardiment ce qu'ils ne peuvent allégoriser, sont des moyens, que jamais dévot n'auroit employé. Rappelons-nous les Chrétiens et les Juifs. Interrogez leurs ennemis sur leur compte; c'étoient des magiciens et des idolâtres *, eux, dont le culte étoit aussi épuré, que leurs mœurs étoient sévères. Jamais Musulman n'a

* Tacit. Hist. l. v. Fleury. Hist. Eccles. tom. i. p. 369. et tom. ii. p. 5. et les Apologies de Justin Martyr, et de Tertullien, qui y sont citées.

hésité sur l'unité de Dieu *. Cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accusés d'adorer les astres † ? Dans le sein même de ces religions, il s'est élevé cent sectes différentes, qui, s'accusant les unes les autres d'avoir corrompu leurs dogmes communs, ont inspiré la fureur aux peuples et la modération aux sages. Cependant ces peuples étoient civilisés, et des livres reconnus pour être émanés de la Divinité fixoient les principes de leur croyance. Mais où trouver ces principes, dans un amas confus de fables, qu'une tradition isolée, contradictoire, altérée,

* D'Herbelot. Bibliot. Orient. Artic. Allah. p. 120, et Sale's Alcoran. Prelim. Disc. p. 71.

† Reland. de Rel. Mahomm. part ii. c. 6. & 7.

disoit à quelques tribus de sauvages dans la Grèce ?

Le raisonne-
ment nous
aidera peu.

LVII. Le raisonnement nous est ici d'un foible secours. Il est absurde de consacrer des temples à ceux dont on voit les sépulcres. Qu'y a-t-il de trop absurde pour les hommes ? Ne connoit-on pas des nations très éclairées, qui en appellent au témoignage des sens pour les preuves d'une religion, dont un dogme principal contredit ce témoignage ? Cependant si les Dieux du Paganisme avoient été des hommes, le culte réciproque *, que leurs adorateurs leur rendoient eut été bien peu raisonnable, et une tolerance peu raisonnable n'est pas l'erreur du peuple.

Pensée sur
le culte ré-
ciproque
des sectes
Payennes.

* V. Warburton's Divine Legation, tom. i. p. 270—276.

LVIII. Crésus fait consulter l'oracle de Delphes *, Alexandre traverse les sables brûlans de la Lybie pour demander à Jupiter Ammon s'il est son fils †. Mais ce Jupiter Grec, ce roi de Crète, devenu le maître de la foudre, n'en eut-il pas écrasé cet Ammon, ce Lybien, ce nouveau Salmonée, qui tentoit de la lui arracher ? Deux rivaux se disputent l'empire de l'univers, peut-on à la fois les reconnoître tous deux ! Mais si l'un et l'autre ne furent que l'Ether, le Ciel, la même Divinité, le Grec et l'Africain l'auront désignée par les symboles, qui convenoient à leurs mœurs, et par les noms, que leurs

Crésus en-
voyé à Del-
phes.

Alexandre
consulte l'o-
racle de Ju-
piter Am-
mon.

* Herodot. l. i.

† Diodor. Sic. l. xvii. Quint. Curt. l. iv. c. 7.
Arrian. l. iii.

langues leur fournissoient pour exprimer ses attributs. Mais loin de nous les raisonnemens, ce sont les faits qu'il faut interroger. Écoutons leur réponse.

La religion
Grecque
étoit d'ori-
gine Egyp-
tienne.

LIX. Malheureux habitans des forets, ces Grecs si orgueilleux tenoient tout des étrangers. Les Phéniciens leur apprirent l'usage des lettres ; les arts, les loix, tout ce qui élève l'homme au dessus des animaux, ils le durent aux Egyptiens. Ces derniers leur apportèrent leur religion, et les Grecs, en l'adoptant, payerent le tribut que l'ignorance doit au savoir. Le préjugé ne fit qu'une résistance de bienfiance, et se rendit sans difficulté, après avoir entendu l'oracle de Dodone, qui décida pour le nouveau culte *. Tel est le récit d'Hé-

* Herodot. l. ii.

rodote, qui connoissoit la Grèce et l'Egypte, et dont le siècle placé entre la grossièreté de l'ignorance et les raffinemens de la philosophie rend le témoignage décisif.

LX. Je vois déjà disparoitre une bonne partie des légendes Grecques, l'Apollon La religion Egyptienne allégorique. né dans l'isle de Délos, le Jupiter enseveli dans la Crète. Si ces Dieux habiterent autrefois la terre, l'Egypte et non la Grèce fut leur patrie. Mais si les prêtres de Memphis furent aussi bien leur religion que l'Abbé Banier †, jamais l'Egypte ne donna naissance à leurs Dieux. A travers leur métaphysique ténébreuse, la raison luit assez pour leur faire sentir que jamais homme ne peut devenir Dieu,

† Dans sa Mythologie expliquée par l'histoire.

ni jamais Dieu être transformé en simple homme *. Mystérieux dans leurs dogmes et dans leur culte, ces interprètes du Ciel et de la sagesse déguisèrent, par un langage pompeux, les vérités de la nature, qu'un peuple grossier eut méprisées dans leur majestueuse simplicité. Les Grecs méconnurent cette religion à bien des égards. Ils l'altérèrent par des mélanges étrangers, mais le fonds demeura, et ce fonds Egyptien fut par conséquent allégorique †.

LXI.

* Herodot. l. ii.

† Je dois beaucoup, dans ces recherches, au favant Freret de l'Academie des Belles-lettres. Il a donné des ouvertures dans une route, qui paroissoit vue de tous cotés. Je crois cependant que ses raisonnemens valent mieux, lorsqu'il est question de faits que quand il s'agit de dogmes. Prévenu d'estime pour ce litterateur, je dévorai avidement sa réponse à la

LXI. Le culte héroïque, si bien distingué de celui des Dieux dans les premiers siècles de la Grèce, nous montre que les Dieux n'étoient pas des Héros *. Les

Le culte héroïque.

la chronologie Newtonienne ; mais oserai je le dire ? il ne répondit point à mon attente. Que lui reste-t'il de nouveau, si vous lui otez les principes d'une théologie et d'une chronologie nouvelles, que nous possédions déjà (1), des généalogies défectueuses et très peu concluantes, quelques recherches minutieuses, sur la chronologie de Sparte, une astronomie ancienne, que je n'entends pas trop bien, et la belle préface de M. de Bougainville, que je relis toujours avec un gout nouveau ?

* Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. xvi. p. 28, &c.

(1) Dans les Mem. de l'Acad. tom. v. xviii. xx. xxiii.

Anciens croyoient, que les grands hommes, admis après leur mort aux festins des Dieux, jouissoient de leur félicité, sans participer à leur puissance. Ils s'assembloient autour des tombeaux de leurs bienfaiteurs ; leurs chants de louanges † célébroient leur mémoire, et faisoient naître une émulation salutaire de leurs vertus. Leurs ombres évoquées des enfers gouroient avec plaisir les offrandes de la dévotion ‡. Il est vrai que cette dévotion devint insensiblement un culte religieux, mais ce ne fut que très tard, et lorsqu'on identifia ces Héros avec des Divinités anciennes, dont ils portoient le nom, ou

† V. Mem. de Litter. tom. xii. p. 5, &c. et Ezech. Spanheim in Callim.

‡ Homer. Odyss. l. xi.

rappelloient le caractère. Dans le siècle d'Homère, on les distinguoit encore. Hercule n'est point un de ses Dieux. Il ne reconnoit Esculape que pour un médecin distingué *, et Castor et Pollux sont pour lui des guerriers morts, et enterrés a Spar-te †.

LXII. La superstition avoit cependant ^{Systeme d'Ephémère.} franchi ces limites, les Héros étoient devenus des Dieux, et le culte qu'on rendoit aux Dieux les avoit tirés du rang des hommes ; lorsqu'un philosophe hardi entreprit de prouver qu'ils l'avoient été. Ephémère le Messénien avança ce para-

* Homer. Iliad. l. iv. v. 193.

† Id. l. v. v. 241.

doxe *. Mais loin d'en appeller aux monumens authentiques de la Grece et de l'Egypte, qui auroient du conserver la mémoire de ces hommes célèbres ; il va se perdre dans l'ocean. Une Utopie méprisée de tous les anciens, une isle de Panchaïe, riche, fertile, superstitieuse, et connue à lui seul, lui offre dans un temple magnifique de Jupiter une colonne d'or, où Mercure avoit gravé les exploits et l'apothéose des héros de sa

* Lactant. Instit. l. i. c. xi. p. 62.

Antiquus auctor Ephemerus, qui fuit è civitate Messanâ, res gestas Jovis et cæterorum qui Dii putantur collegit, historiamque contexuit ex titulis et inscriptionibus sacris, quæ in antiquissimis templis habebantur, maximeque in fano Jovis Triphyllii, ubi auream columnam positam esse ab ipso Jove, titulus indicabat, in quâ columnâ gesta sua perscripsit ut monumentum esset posteris rerum suarum. Ce récit de Lactance diffère un peu de celui de Diodore.

race

Fo
har
sien
ce t
euse
décr
de
de l
Fourn
l'Arab
tinent
est le p
Pierie
environ
† Ca
Polyb. a
p. 299.

(1) M

race *. Ces fables étoient trop grossières pour les Grecs eux-mêmes. Elles ne valurent à leur auteur que le mépris général avec le nom d'Athée †.

* Diodore de Sicile, l. v. l. 29, 30. et l. vi.

Il y a sur Ephémère une dissertation de M. Fourmont l'aîné, qui contient des conjectures très hardies, et des emportemens fort plaisans (1). Il sied mal à un jeune homme de mépriser quoi que ce soit, mais je ne saurois réfuter cette pièce sérieusement. Celui qui ne voit pas que la Panchaïe décrite dans Diodore de Sicile étoit située au midi de la Gédrosie, et à l'occident peu éloignée de la péninsule des Indes, peut croire avec M. Fourmont que le Golfe Arabique est au midi de l'Arabie heureuse, que le pays de Phank sur le continent est l'isle de Panchaïe, que le désert de Pharan est le plus beau lieu du monde, et que la ville de Pierie en Syrie est la capitale d'un petit canton aux environs de Médine.

† Callim. ap. Plut. tom. ii. p. 380. Eratosth. et Polyb. ap. Strab. Geog. l. ii. p. 102, 103. et l. vii. p. 299. Edit. Casaub.

(1) Mem. de Litter. tom. xv. p. 265, &c.

LXIII.

LXIII. Enhardis, peut être par son exemple, les Crétois se vantèrent de posséder le tombeau de Jupiter, qui étoit mort dans leur isle, après y avoir longtems régné *, Callimaque se montre indigné de cette fiction, et son scholiaste nous en dévoile l'origine †. On avoit écrit sur un tombeau, *Tombeau de Minos fils de Jupiter*. Le tems ou le dessein fit disparoitre les mots de fils et de Minos ; on lut *Tombeau de Jupiter* ‡.

Ce-

* Lactant. Instit. l. i. c. xi. p. 65. Lucian Timon, p. 34. et Jupit. Frag. p. 701. Cicer. de Nat. Deor. l. iii. c. 21.

† Callimach. Hym. in Jovem. v. 8. et Scholiast. Vet. in loc. Edit. Græc.

‡ Tel est le récit du scholiaste adopté par le Chevalier Newton. Mais Lactance rapporte l'inscrip-

tion

Cependant le système d'Ephémère s'accréditoit lentement malgré ses preuves. Diodore de Sicile parcourut la terre, pour rassembler dans les traditions des divers peuples de quoi l'appuyer *. Mais les Stoiciens, dans leur mélange bizarre du Théisme le plus pur, du Spinofisme, et de l'idolatrie populaire, rapportoient ce paganisme, dont ils étoient les zélateurs au culte de la nature brisée en autant de Dieux qu'elle a de faces différentes. Cicéron cet académicien, pour qui tout étoit

tion ZAN XPONON, ce qui m'a l'air bien plus antique. Lucien, car les fables vont toujours en augmentant, nous apprend, que l'inscription portoit que Jupiter ne tonnoit plus, qu'il avoit subi le sort des mortels, *δηλονσαν ως ηκετι βροντησειεν αν ο Ζευς, τιθνεως παλαι.*

* Diodore de Sicile dans les cinq premiers livres, passim.

ob-

objection et rien n'étoit preuve, ose à peine leur opposer le système d'Ephémère *.

Ne pravalût
que sous
l'empire
Romain.

LXIV. Ce ne fut que sous l'empire Romain, que les idées du Messénien prirent le dessus. Dans le tems qu'un monde esclave décernoit le titre de Dieux à des monstres indignes de celui d'hommes, c'étoit faire sa cour que de confondre Jupiter et Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainsi les appelloit l'adulation, leur droit à la Divinité étoit le même; leur nature, et leur puissance étoient égales. Par politique ou par méprise, Pline lui-même ne se garantit pas de cette erreur †.

* Cicer. de Nat. Deor. l. iii. c. 21.

† Plin. Hist. Natur. l. vii. c. 51. et pass.

En vain Plutarque essaya-t-il de revendiquer la foi de ses ayeux *. Ephémère regna par tout ; et les pères de l'Eglise, se servant de leurs avantages, attaquèrent le paganisme du côté le plus foible. Pourroit-on les blâmer ? Si les Dieux prétendus ne furent pas en effet des hommes déifiés, ils l'étoient devenus, du moins dans l'opinion de leurs adorateurs ; et les pères n'en vouloient qu'à leurs opinions.

LXV. Allons plus loin ; tâchons de suivre l'enchaînement non des faits, mais ^{de l'enchaînement des} ^{erreurs.} idées, de sonder le cœur humain, et de démêler ce fil d'erreurs, qui du sentiment vrai, simple, et universel qu'il y a une puissance au dessus de l'homme, le

* Plut. de placit. Philosoph. de Isid. et Osirid.

conduisit par degrés à se faire des Dieux, auxquels il eut rougi de ressembler.

Sentimens
confus du
Sauvage.

Le sentiment n'est qu'un retour sur nous-mêmes. Les idées se rapportent aux objets hors de nous. Leur nombre, en occupant l'esprit, affoiblit le sentiment. C'est donc parmi les sauvages, dont les idées sont bornées aux besoins, et les besoins simplement ceux de la nature, que le sentiment doit être le plus vif, quoiqu'en même tems le plus confus. Le sauvage ressent à tout moment des agitations, qu'il ne peut ni expliquer ni reprimer. Ignorant et foible, il craint tout, parcequ'il ne peut se défendre de rien. Il admire tout parcequ'il ne connoit rien. Le mépris bien fondé de lui-même, car la vanité est un ouvrage de la société, lui fait sentir l'ex-

l'existence d'une puissance supérieure. C'est cette puissance, dont il ignore les attributs, qu'il invoque, et dont il demande des graces, sans savoir à quel titre il en peut espérer. Ce sentiment peu distinct produisit les Dieux bons des premiers Grecs, et les Divinités de la plupart des sauvages, et les uns et les autres n'en furent regler ni le nombre, ni le caractère, ni le culte.

LXVI. Bientôt le sentiment devint idée. Il adore tout ce qu'il voit,

Le sauvage rendit son hommage à tout ce qui l'entouroit. Tout devoit lui paroître plus excellent que lui-même. Ce chêne majestueux, qui le couvroit de son feuillage épais, avoit ombragé ses ayeux, depuis l'origine de sa race. Il élevoit sa tête jus-
qu'aux nues ; le fier Aquilon se perdoit pourquoi ?

à travers ses branches. Auprès de cet arbre altier qu'étoit sa durée ? sa taille ? sa force ? La reconnoissance se joignit à l'admiration. Cet arbre, qui lui prodiguoit ses glands, cette onde claire où il se defalteroit, étoient des bienfaiteurs, qui rendoient sa vie heureuse ; sans eux il ne pouvoit subsister, mais quel besoin avoient-ils de lui ? En effet sans les lumières, qui nous apprennent, combien la raison seule est supérieure à toutes ces parties nécessaires d'un système intelligent, chacune d'elles est au dessus de l'homme. Mais privé de ces lumières, le sauvage leur accorda à chacune la vie et la puissance. Il se prosterna devant son ouvrage.

Ses idées
sont uni-
ques.

LXVII. Les idées du sauvage sont uniques parcequ'elles sont simples. Remarquer

marquer les qualités différentes des objets, observer celles qui leur sont communes, et de cette ressemblance former une idée abstraite, qui représente le genre, sans être l'image d'aucun objet particulier ; sont les ouvrages de l'esprit, qui agit, qui se replie sur lui-même, et qui déjà surchargé d'idées, cherche à se soulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame passive et ignorant ses forces ne fait que recevoir les impressions étrangères : ces impressions ne lui rendent les objets qu'isolés, et comme ils sont en eux-mêmes ? Le sauvage rencontroit ses Dieux par tout, chaque forêt, chaque prairie en fourmilloit.

LXVIII. L'expérience développa ses idées, car les nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son esprit

Il combine
ses idées et
multiplie
ses Dieux,

familiarisé avec un grand nombre d'objets étrangers s'aperçut de leur nature commune, et cette nature devint pour lui une nouvelle Divinité supérieure à tous ses Dieux particuliers. Mais chaque chose qui existe a son existence déterminée à un tems ou à un lieu ; et c'est ce qui la distingue de toute autre chose. L'homme a du se conduire différemment à l'égard de ces deux manières d'exister, l'une sensible et devant ses yeux, l'autre passagère, métaphysique, et qui n'est peut être que la succession des idées. La nature commune, différenciée uniquement par le tems, a du faire disparoitre les natures particulières, pendant que celles qui sont distinguées par les lieux ont pu subsister comme parties de la nature commune. Le Dieu des rivières n'a point attenté sur les droits
du

du Tibre où du Clitumne *, mais le vent du Sud qui souffloit hier, et celui que nous ressentons aujourd'hui, ne sont l'un et l'autre que ce Tyran furieux, qui soulève les flots de la mer Adriatique †.

LXIX. Plus on s'exerce à penser, plus on fait de combinaisons. Deux genres ^{Suite de ses combinaisons.} sont différens à quelques égards, ils se ressemblent à d'autres : ils sont destinés au même usage, ils font partie du même élément. La fontaine devient rivière, la rivière se perd dans la mer. Cette mer fait partie du vaste océan, qui embrasse toute

* Hist. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. xii. p. 36. Plin. Epist. L. viii. Epist. 8.

† Hor. Carm. L. iii. Od. 3.

————— Neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ.

l'étendue de la terre, et la terre elle-même renferme, dans son sein, tout ce qui subsiste, par un principe de végétation. A mesure que les nations se sont éclairées, leur-idolatrie a du se raffiner. Elles ont mieux senti combien l'univers est gouverné par des loix générales; elles se sont plus rapprochées de l'unité d'une cause efficiente. Jamais les Grecs n'ont su simplifier leurs idées au delà de l'eau, de la terre, et du ciel, qui, sous les noms de Jupiter, de Neptune et de Pluton, contenoient et régissoient toutes choses. Mais les Egyptiens, d'un génie plus propre aux spéculations abstraites, formerent enfin leur Osiris * le premier des Dieux, le principe

in-

* Remarquez que cet Osiris et sa sœur étoient les plus jeunes des Dieux. Il avoit fallu aux Egyptiens,

intelligent, qui agissoit sans cesse sur le principe matériel, connu sous le nom d'Isis sa femme et sa sœur. Des gens, qui croyoient à l'éternité de la matière, ne pouvoient guère aller plus loin *.

LXX. Jupiter, le Dieu de la mer et le noir Pluton étoient frères. Toutes les branches de leur postérité s'étendoient

Génération
et Hierar-
chie des
Dieux,

gyptiens, un grand nombre de siècles, pour parvenir à cette simplicité (1).

* Le culte du soleil a été connu à tous les peuples. Je dirai ce qui m'en paroît la raison. C'est peut-être le seul objet de l'univers à la fois sensible et unique. Sensible à tous les peuples, de la manière la plus brillante et la plus bienfaisante, il enlevait leurs hommages. Unique et indivisible, les raisonnemens qui n'étoient pas trop difficiles trouvoient en lui tous les grands traits de la Divinité.

(1) Diodore de Sicile, l. i. c. 8.

à l'infini, et renfermoient toute la nature. Telle étoit la Mythologie des Anciens. Pour des hommes grossiers, l'idée de génération étoit plus naturelle que celle de création. Elle étoit plus aisée à saisir ; elle supposoit moins de puissance ; on y étoit conduit par des liaisons sensibles. Mais aussi cette génération les menoit à établir une hiérarchie, dont ces êtres libres mais bornés ne pouvoient pas se passer. Les trois grands Dieux exercoient une puissance paternelle sur leurs enfans, habitans de la terre, des airs, et des mers ; et la primogéniture de Jupiter lui donnoit une supériorité sur ses frères, qui lui mérita le titre de Roi des Dieux, et de Père des hommes. Mais ce Roi, ce père supreme, étoit trop borné à tous égards, pour nous per-

permettre de faire honneur aux Grecs de la croyance d'un être suprême.

LXXI. Ce système, tout mal construit ^{Dieux} qu'il étoit, rendoit raison de tous les ef- ^{vie hu- maine.} fets de la nature. Mais le monde moral, l'homme, son sort, et ses actions étoient sans Divinités. L'éther ou la terre y eut été peu propre. Du besoin de nouveaux Dieux naquit une nouvelle chaîne d'erreurs, qui, s'unissant avec la première, ne forma qu'un même Roman théologique. Je soupçonne que ce système naquit plus tard. L'homme ne songe guère à rentrer en lui-même, qu'après avoir épuisé les objets étrangers.

LXXII. Deux hypothèses ont toujours ^{Systèmes de la liberté et de la nécessité,} été, et seront toujours. Dans l'une, l'homme n'a reçu du Créateur que la raison et
la

la volonté. C'est à lui à décider de l'usage qu'il en fera et à régler ses actions à son gré. Dans l'autre, il ne peut agir que suivant les loix préétablies de la Divinité, dont il n'est que l'instrument. Le sentiment le trompe, et lorsqu'il croit suivre sa volonté, il ne suit en effet que celle de son Maître. Ces dernières idées ont pu naître dans l'esprit d'un peuple à peine sorti de l'enfance. Peu fait aux ressorts com-

Les anciens
suivirent
le dernier.

pliqués de la machine, les grandes vertus, les crimes atroces, les inventions utiles de ce petit nombre d'âmes singulières, qui ne doivent rien à leur siècle, lui parurent surpasser les forces humaines. Il vit partout des Dieux agissans, qui inspiroient le vice ou la vertu aux foibles mortels, incapables de se soustraire à leurs volon-

tés*. Ce n'est pas la prudence qui inspire à Pandare le dessein de rompre la trêve, et de décocher un trait au cœur de Ménélas. C'est Minerve qui le pousse à cet attentat†. La malheureuse Phèdre n'est point coupable. Venus, outrée des mépris d'Hippolite, allume dans le cœur de cette Reine une flamme incestueuse, qui la précipite au crime et à la mort ‡. Un Dieu se chargea

* Je ne suis pas trop content de cet endroit. Je donne la meilleure raison que j'ai pu trouver, mais il me semble que dans ces premiers siècles, on eut du être guidé par le sentiment, et le sentiment est tout entier du côté de la liberté.

† Homer. Iliad. l. iv. v. 93, &c.

‡ Αλλ' ἐστὶ ταυτὴ τοῦ δ' ἐρωτὰ χρὴ πιστεῖν.
Δειξέω δὲ ὅπῃσι πρᾶγμα, κακφανήσεται.
Καὶ τοῦ μὲν ἡμῖν πολέμιοι πειφυκότες
Κτενὲ πατρὸς ἀραισί, . . .
Ἡ δ' εὐκλεῆς μὲν, ἀλλ' ὁμῶς ἀπολύται
Φαίδρα ————— (1).

(1) Euripid. Hippol. act 1. v. 40.

de

de chaque événement de la vie, de chaque passion de l'ame, et de chaque ordre de la société.

Union des
deux espèces
de Dieux.

LXXIII. Mais ces Dieux de l'homme, ces passions et ces facultés généralisées, et personnifiées de cette manière n'avoient qu'une existence métaphysique et trop peu sensible pour les hommes. Il falloit les fondre avec les Dieux de la nature, et c'est ici que l'allégorie imagina mille rapports fantasques, car l'esprit veut au moins une apparence de vérité. Il étoit naturel que le Dieu de la mer le fut des matelots. L'expression figurée de cet œil, qui voit tout, de ces rayons, qui percent les airs, pouvoit aisément faire du soleil, un habile prophète, et un archer adroit. Mais pourquoi la planète Venus est-elle mère des amours?

pour

pourquoi s'élève-t-elle de l'écume des flots?
 Laissons ces énigmes aux devins. Aussi
 tôt que les départements des Dieux de la
 nature humaine furent établis, ils durent
 enlever tout le culte des hommes. Ils
 parloient au cœur et aux passions, au lieu
 que les Dieux physiques, qui n'avoient
 point acquis d'attributs moraux, rentre-
 rent insensiblement dans le mépris et dans
 l'oubli. Aussi n'est-ce que dans l'anti-
 quité la plus reculée que je vois fumer les
 autels de Saturne *.

LXXIV. Les Dieux s'intéressent donc Les Dieux
ont des pas-
sions hu-
maines.
 dans les affaires humaines. Il ne se passe
 rien dont ils ne soient les auteurs. Mais
 sont-ils les auteurs du crime? Cette con-
 séquence nous effraye : un payen n'hési-
 tait point à l'entendre. J'entens chez les Grecs ; son culte se conserva
 longtemps en Italie.

toit

toit point à l'admettre, et ne pouvoit en effet hésiter. Les Dieux inspiroient souvent des desseins vicieux. Pour les suggérer, il falloit les vouloir, et même les aimer. Il ne leur restoit pas la ressource d'un petit mal permis dans le meilleur des mondes possibles *. Ce mal n'étoit pas seulement permis, il étoit autorisé, et d'ailleurs les différentes Divinités, bornées à leurs départemens particuliers, étoient très indifférentes à un bien général, qu'elles ne connoissoient point. Chacune suivoit son caractère, et n'inspiroit que les passions qu'elle ressentoit. Le Dieu de la guerre étoit fier, brutal, et sanguinaire; la Déesse de la prudence, sage, retenue peu fière; la mère des amours aimable, v

* Fontenelle dans l'Eloge de M. de Leibnitz.

luptueuse, emportée dans ses caprices; la ruse et la souplesse convenoient au Dieu des marchands; et les cris des malheureux flatoient l'oreille du Tyran soupçonneux des morts, du noir Monarque des enfers.

LXXV. Un Dieu père des hommes ^{Ils ont des préférences.} l'est de tous également. Il ne connoit ni la haine, ni la faveur. Mais les Divinités partiales doivent avoir des favoris. Ne distingueront-elles pas ceux dont le gout est conforme au leur? Mars ne peut qu'aimer ces Thraces, dont la guerre est l'unique occupation *, et ces Scythes dont la boisson la plus délicieuse est le sang de leurs ennemis †. Les mœurs d'un habi-

* Herodot. l. v. c. 4, 5. Meziriac. Comm. sur les Epitr. d'Ovide, tom. i. p. 162.

† Herodot. l. iv. c. 64, 65.

tant de Cypre* ou de Corinthe, lieux, où tout respiroit le luxe et la mollesse, devoient plaire à la Déesse des amours. La reconnoissance se joignoit au gout. Des sentimens de préférence étoient dus à des peuples, dont les mœurs n'étoient qu'un culte détourné de leurs Dieux tutélaires. Le culte même qu'on leur rendoit se rapportoit toujours à leur caractère. Ces victimes humaines, qui expiroient sur l'au-

* M. de Vaugelas m'apprend que lorsqu'il s'agit de l'antiquité il faut toujours dire Cypre, quoique le nom moderne soit Chypre (1). Je vois que M. M. de Fenelon (2) et de Vertot (3) ont fait cette distinction.

(1) Rem. de M. de Vaugelas sur la langue Française, tom. i. p. 102, 103. (2) Dans le *Telemaque*

(3) Dans son *Hist. de Malthe*.

tel de Mars*, ces mille courtisanes qui se dévouoient au temple de Venus†, toutes ces femmes distinguées de Babylone qui lui immoloient leur pudeur‡, ne pouvoient

* Herod. l. v. c. 4, 5. Minuc. Fœl. Octav. c. 25. p. 258. Luc. Pharf. l. i. Lactant. l. i. c. 25.

† Strab. Geog. l. viii. p. 378.

‡ Herod. l. i. c. 199.

Elles étoient tenues à se prostituer une fois de leur vie au premier venu, dans le temple de Venus. M. de Voltaire, qui leur impose cette obligation une fois tous les ans, la traite de fable insensée (1). Cependant Hérodote avoit voyagé sur les lieux, et M. de Voltaire a trop lû l'histoire, pour ignorer combien de triomphes pareils la superstition a remportés sur l'humanité et sur la vertu. Que pense t-il d'un acte de foi? Je prévienſ sa reponse. Au reste j'ignorois

L

que

(1) Oeuvres de Voltaire, tom. vi. p. 24.

voient qu'attirer à ces divers peuples, la
 faveur la plus distinguée de leurs protec-
 teurs. Mais comme les intérêts des na-
 tions ne sont pas moins opposés que leurs
 mœurs, il falloit que les Dieux adoptas-
 sent les querelles de leurs adorateurs.
 “ Quoi! voir avec patience que cette ville
 “ qui m'élève cent temples succombe
 “ sous le fer d'un conquérant ? Ah !
 “ plutôt ! . . . ” C'est ainsi que chez les

que Babylone fût la ville de l'univers la mieux policée.
 Quinte Curce la dépeint comme la plus licencieuse ;
 Béroë le Babylonien se plaint lui même que ses con-
 citoyens, franchissant toutes les barrières de la pu-
 deur, vivoient à la manière des bêtes, et le scholiaste
 de Juvenal nous fait sentir que de son tems ils n'a-
 voient point dégénérés (2).

(2) Quint. Curt. Gest. Alex. l. v. c. 1. et Com-
 ment. Frensheim. in loc.

Grecs, une guerre parmi les hommes en allumoit une parmi les Dieux. Troye bouleversa le Ciel. Le Scamandre vit briller l'Egide de Minerve, il fut témoin de l'effet des fleches sorties du carquois d'Apollon, il sentit le redoutable trident de Neptune, qui soulevoit la terre sur ses fondemens. Quelquefois les arrêts inévitables du Destin rétablissoient la paix *. Mais le plus souvent les divers Dieux convenoient mutuellement de s'abandonner réciproquement leurs ennemis †; car sur l'Olympe, eomme sur la terre, la haine a toujours été plus puissante que l'amitié.

Leurs querelles.

* Mythol. de Banier, tom. ii. p. 487. Ovid. Metam. l. xv.

† Eurip. Hippolit. act v. ver. 1327. et Ovid Metam. passim.

Ils ont la figure humaine.

LXXVI. Un culte épuré eut été peu assorti à de telles Divinités. Les peuples veulent des objets sensibles ; une figure qui décore leurs temples, et fixe leurs idées. Il falloit assurément la plus belle de toutes les figures. Mais quelle est cette figure ? Demandez le aux hommes, c'est sans doute la leur. Peut-être un taureau répondroit-il un peu différemment *. La sculpture se perfectionne pour servir à la dévotion, et les temples se remplissent de statues de vieillards, de jeunes gens, de femmes, et d'enfans, suivant les attributs différens de chacun des Dieux.

LXXVII. La beauté n'est peut-être fondée que sur l'usage. La figure hu-

* Cic. de Nat. Deor. l. i. c. 27, 28.

maine n'est belle que parcequ'elle se rapporte si bien aux usages, auxquels elle est destinée. La figure Divine est la même; il faut que ses usages le soient aussi, et même ses défauts. De là cette génération grossière des Dieux, qui ne composent plus qu'une famille à la manière des hommes; de là leurs fêtes de Nectar et d'Ambrosie, et la nourriture qu'ils reçoivent dans les sacrifices *. De là encore leur sommeil †, et leurs douleurs ‡. Des Dieux, devenus des hommes très puissans, devoient souvent visiter la terre, habiter dans les temples, se plaire aux amuse-

Ils éprouvent les plaisirs et les maux corporels.

* V. les Césars de Julien par M. Spanheim, p. 257, 258. Rem. 876. les Oiseaux d'Aristophane et Lucien presque partout.

† Hom. Iliad. l. i. v. 609.

‡ Id. Iliad. l. v. ver. 335.

mens de l'homme, assister à la chasse, à la danse, et quelquefois devenir sensibles aux charmes d'une mortelle et donner naissance à une race de Héros.

Evenemens
généraux.

LXXVIII. Dans ces grands événemens, où, du jeu d'un grand nombre d'acteurs, dont les vues, la situation et le caractère différent, il naît une unité d'action, ou plutôt d'effet; c'est peut-être dans les seules causes générales qu'il faut chercher la leur.

Mélange de
causes dans
les événemens parti-
culiers,

LXXIX. Dans les événemens plus particuliers, le procédé de la nature est très différent de celui des Philosophes. Chez elle il y a peu d'effets assez simples, pour ne devoir leur origine qu'à une seule cause; au lieu que nos sages s'attachent d'ordinaire

naire à une cause, non seulement universelle, mais unique. Evitons cet écueil; pour peu qu'une action paroisse compliquée, admettons y les causes générales, sans rejeter le dessein et le hazard. Sylla se démet du pouvoir souverain. César le perd avec la vie : cependant leurs attentats avoient été précédés par leurs conquêtes : avant de devenir les plus puissans des Romains ils en étoient les plus renommés. Auguste les suit de près. ^{Elévation d'Auguste.} Tyran sanguinaire*, soupçonné de lacheté, le plus grand des crimes dans un chef de parti †, il parvient au trône, et fait oublier aux

* Après la prise de Peruse il sacrifia trois cens des principaux citoyens sur un autel érigé à la Divinité de son père. V. Suet. l. ii. c. 15.

† Sueton. l. ii. c. 16.

républicains qu'ils eussent jamais été libres. La disposition de ces républicains diminue ma surprise. Egalement incapables de liberté sous Sylla et sous Auguste, ils ignoroient cette vérité sous celui-là : des guerres civiles et deux proscriptions, plus cruelles que la guerre, leur avoient appris, du tems de celui-ci, que la république, affaïssée sous le poids de sa grandeur et de sa corruption, ne pouvoit subsister sans maître. D'ailleurs Sylla, chef de la noblesse, combattoit à la tête de ces fiers patriciens, qui vouloient bien l'armer du glaive du despotisme pour les venger de leurs ennemis et des siens, mais non laisser entre ses mains le pouvoir de les détruire eux-mêmes. Ils avoient vaincu, non pour lui mais avec lui : la harangue,

de

de Lépide *, et la conduite de Pompée † font assez sentir que Sylla aima mieux descendre du trône qu'en tomber. Mais Auguste, à l'exemple de César ‡, ne se servit que de ces hardis aventuriers, Agrippa, Mecène, Pollion, dont la fortune attachée à la sienne s'évanouissoit dans une aristocratie de nobles, divisés entr'eux, mais unis pour accabler tout homme nouveau.

LXXX. Des circonstances heureuses, ^{Ses causes,} les débauches d'Antoine, la foiblesse de Lépide, la crédulité de Cicéron travaillèrent de concert pour lui avec cette dispo-

* Salust. fragm. p. 424. Edit. Thyf.

† Frensheim. suppl. l. lxxxix, c. 26 à 33.

‡ Tacit. annal. l. iv. p. 107. Sueton. ubi infra.

sition

sition générale : mais il faut avouer aussi que, s'il ne fit pas naître ces circonstances, il les employa en grand politique. La variété de mes objets, que ne me permette de faire connoître ce gouvernement raffiné, ces chaînes qu'on portoit sans les sentir, ce Prince confondu parmi les citoyens, ce sénat respecté par son maître * ? Choisissons en un trait.

* J'attens avec impatience la suite des dissertations sur ce sujet, que M. de la Bleterie nous a promises. Le système d'Auguste si souvent méconnu y paroitra dessiné jusqu'à ses moindres rameaux. Cet auteur pense avec finesse et une aimable liberté, il discute sans fecheresse, et s'exprime avec toutes les grâces d'un style clair et élégant. Peut-être que, Descartes de l'histoire, il raisonne un peu trop *à priori*, et qu'il établit ses conclusions, moins sur des autorités particulières que sur des inductions générales : mais ce défaut est celui d'un homme de beaucoup d'esprit.

Au-

Auguste, maître des revenus de l'empire et des richesses du monde, distingua toujours son patrimoine de particulier du trésor public. Il fit ainsi paroître à peu de frais sa modération, qui laissoit à ses heritiers des biens inférieurs à ceux de plusieurs de ses sujets *, et son amour de la patrie, qui avoit abandonné au service de l'Etat deux patrimoines entiers et une somme immense provenue des legs de ses amis défunts †.

* Toutes déductions faites de ses legs au peuple et aux soldats, Auguste ne laissa à Tibere et à Livie que millies quingenties, trente millions de livres. L'augure Lentulus mort sous son règne possédoit quater millies, quatre-vingt millions. V. Sueton. l. ii, c. 101. Senec. de Benefic. l. ii.

† Quater decies millies, deux cens quatre-vingt millions. V. Suet. loc. citat et marmor. Ancyran.

Même ac-
tion cause
et effet.

LXXXI. Une pénétration ordinaire suffit pour sentir lorsqu'une action est à la fois cause et effet. Dans le monde moral il y en a beaucoup qui le sont ; ou plutôt, il y en a très-peu, qui ne tiennent plus ou moins de la nature de l'une et de l'autre.

La corruption de tous les ordres des Romains vint de l'étendue de leur empire, et produisit la grandeur de la republique*.

Mais il faut un jugement peu commun, lorsque deux choses existent toujours en-

* V. Montef. Confid. sur la grand. des Romains.

Je distingue la grandeur de l'empire Romain d'avec celle de la republique : l'une consistoit dans le nombre des provinces, l'autre dans celle des citoyens.

semble

semble et paroissent intimement liées, pour
discerner qu'elles ne se doivent point leur
origine l'une à l'autre.

LXXXII. Les sciences, dit-on, naissent du luxe: un peuple éclairé sera toujours vicieux. Je ne le crois pas. Les sciences ne sont point les filles du luxe: mais l'une et l'autre naissent de l'industrie. Les arts ébauchés satisfont aux premiers besoins de l'homme. Perfectionnés ils lui en trouvent de nouveaux, depuis le bouclier de Minerve de Vitellius * jusqu'aux

Les sciences
ne viennent
pas du luxe,

* Vitellius envoya des galeres jusqu'aux colonnes d'Hercule pour chercher les poissons les plus rares, dont il remplit ce plat monstrueux. Si nous en croyons M. Arbuthnot, il couta 765,625 l. sterling. V. Sueton. in Vitellio, c. 13. Dr. Arbuthnot's tables, p. 138.

en-

entretiens philosophiques de Cicéron.
 Mais à mesure que le luxe corrompt
 les mœurs, les sciences les adoucissent ;
 semblables aux prières dans Homère, qui
 parcourent toujours la terre à la suite de
 l'injustice, pour adoucir les fureurs de cette
 cruelle Divinité *.

Conclusion. Voilà quelques réflexions, qui m'ont
 paru solides sur les differens usages des
 Belles-Lettres. Heureux si je pouvois en
 inspirer le goût ! J'aurois trop bonne
 opinion de moi-même, si je ne sentoie pas
 les défauts de cet essai, j'en aurois une trop
 mauvaise si je n'espérois pas, que dans un
 âge moins précoce et avec des connois-
 sances plus étendues je pourrai me voir plus

* Μετοπισθ' ατης αλεγειναι κινσαι.

Homer. Iliad. l. ix. v. 500.

en état d'y suppléer. On pourra dire que ces réflexions sont vraies mais usées, ou qu'elles sont nouvelles mais paradoxes. Quel auteur aime les critiques ? Cependant la première me déplairait le moins. L'avantage de l'art m'est plus cher que la gloire de l'artiste.

F I N I S.

en fait d'objets. On pourra dire que ces
 réflexions sont vaines, mais elles, on du moins
 les réflexions sont vaines. Quel an-
 cien, dans les siècles, a pu dire :
 Je n'ai rien fait de bien. Il n'y a
 rien de plus que de l'homme qui est plus

